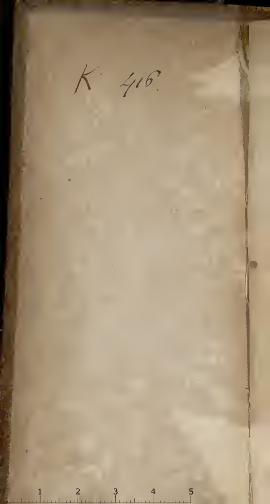



K 416.

OROPHILE
EN
DESORDRE,
OU
L'ART CONVAINCU
D'IMPOSTURE,
DANS L'USAGE
DE LA
SEIGNÉE.



A COLOGNE,
Chez Pierre Bourreau,
ruë des Bouchers.

M. DC. LXXXVI.



OROPHILE EN DESORDRE,

OU

L'ART CONVAINCU D'IMPOSTURE, DANS L'USAGE DE LA SEIGNE'E.

VOus me demandez, cher Ariste, des nouvelles d'Uranie, mais comme elle n'est plus en état de vous écrire comme elle avoit de coûtume, ayant esté surprise par un accident imprevû qui en est la cause: vous sçaurez qu'au retour d'une promenade elle se trouva incommodée d'un mal de teste. Timante qui com-

comme vous ſçavez, apris en habitude la Seignée, exalta ſi fort les vertus de ce remede, que je ne pûs oſter de l'eſprit d'Uranie de ſe faire tirer du ſang, & je fus obligé pour la contenter d'aller chercher moy-meſme, ce fameux Druide Girmindagon que j'accompagné chez Uranie, que nous trouvaſmes qui ſe portoit mieux & qui ſe promenoit dans ſon jardin : ce Druide l'aborda & luy dit, Madame, je ſuis ravi que Dieu m'ait conduit en ce lieu pour prevenir les maux dont vous eſtes menacée, je ſçay quelle eſt voſtre maladie : il ne faut que vous décharger promptement de ce ſang qui abonde par trop dans vos veines, pour vous guerir. Il ne luy fut pas mal-aiſé de perſuader une femme qui eſtoit déja prevenuë, & je vis bien qu'il me ſeroit inutile de conteſter ſur une choſe

con-

concluë, & contre trois personnes de mesme opinion.

Enfin, cher Ariste, je vîs peu de temps aprés avec beaucoup de chagrin, entrer Orophile qui seigna aussi-tost Uranie, le plaisir que prenoit ce Druide à voir couler ce petit ruisseau de pourpre, estoit si grand qu'on eust bien de la peine à luy faire fermer la veine, encore bien qu'Uranie eust déja perdu plus d'une livre de sang, ce qui la mit dans une foiblesse si grande, qu'elle demeura sans mouvement, & la croyant morte, je m'adressay à ce Druide en luy disant:

Monstre que l'erreur a fait naître
Qui te réjoüis de nos pleurs,
Cruël ennemi du bien estre,
Dont l'infame pratique augmente nos douleurs,
Emissaire fâcheux des Parques inhumaines,

En vain tu nous promets en épuisant
nos veines.
De détourner l'arrest du sort,
Si tes mains au lucre asservies
N'usent pour assurer nos vies,
Que de ce qui nous sert pour attirer
la mort.

Je voulois continuer, mais je remarquay qu'il s'étonnoit peu de mes paroles, & se mit à taster le poux d'Uranie, & luy trouvant encore quelque signe de vie; Courage, dit-il, Madame, je voy déja un effet merveilleux de la Seignée & pour peu qu'on décharge encor vos veines demain au matin nous aurons le plaisir de vous voir mieux porter qu'aucune Dame de la contrée. Je fremis à ce discours& je crûs que cet homme avoit conspiré la mort d'Uranie que je voiois dans un grand abattement. Son mal de teste augmentant toûjours de plus en plus à peine le So-

Soleil estoit-il levé qu'Orophile parut pour executer les ordres du Druide, on luy tira encore autant de sang, mais à ce coup elle tomba dans une si grande sincope que je crûs effectivement qu'elle estoit morte, & nous eusmes mille peines à la faire revenir : Courage Madame, luy dit ce Druide, cela n'est rien, vostre sang que vous avez vû sortir de vostre bras vous a sans doute effrayée, & la peur dont vôstre ame s'est saisie ayant fait retirer tous les esprits auprés du cœur qui est le thrône & le centre de la vie a esté la cause de cette petite sincope. Il faut maintenant que vous preniez un peu de nourriture & de repos, en attendant que nous revenions demain pour achever ce qui nous reste à faire pour vostre parfaite guerison ; car je voy bien qu'il vous faudra ouvrir la veine du

pied pour tirer & faire precipiter certaines fumées billieuſes qui infectent voſtre cerveau ; je fis ce que je pûs pour détourner Uranie de l'obéïſſance aveugle qu'elle croyoit devoir à ce Druide ; mais tout mon diſcours ne pût la diſſuader de la bonne opinion qu'elle avoit de luy ; le lendemain il ne manqua pas de venir achever ſon infame pratique & tout eſtoit prêt pour ouvrir la veine du pied d'Uranie quand heureuſement Arthemon entra, & comme il eſt ſçavant & plein de probité il ne pût s'empeſcher de marquer ſon reſſentiment, & parla en cette ſorte :

Laſches dont la ſalle pratique,
Fait de la medecine un ſujet de mépris,
Et d'un art qui n'a point de prix
L'objet de la haine publique,
C'eſt à tort que dans le beſoin

Vous

Vous vantez l'inutile soin,
Que vous prenez de ceux que le malheur vous livre
Puisqu'au lieu de les secourir,
Tirant le sang qui les fait vivre,
C'est vous plus que leurs maux qui les faites mourir.

Madame, je ne pense pas, dit Arthemon qu'il soit difficile de faire voir, que cette maudite coustume qui s'est glissée parmi les hommes de se faire tirer du sang dans leurs maladies, est du nombre de ses choses que souvent l'erreur introduit, que la fraude & l'imposture soustiennent, & que la prevention & la credulité du peuple établissent dans le monde contre toute sorte de justice & de raison, si vous en considerez l'origine, & si vous en voulez mesurer le prix, par la qualité de son Auteur, cette maniere de mal-traiter le corps vous paroistra d'autant plus

odieuse, que nous la tenons d'une brute ; & que l'on veut que le Cheval Marin nous l'aye apprise ; on feint que cét animal se sentant surchargé d'humeurs, a coustume en certain temps de sortir de la mer, & que pressant les membres de son corps, sur les pointes de quelques morceaux de Cannes rompuës, il s'ouvre ainsi soy-mesme les veines, qu'ayant suffisamment laissé couler son sang sur le rivage, il l'étange avec un peu de limon. De sorte que l'on pretend que l'homme n'a eu pour maistre qu'un cheval dans la pratique de cette operation, & qu'il ne peut avoir appris qu'à l'Ecole des Bruttes l'usage de la Seignée.

En effet se peut-il rien imaginer de plus brutal, que de nous oster avec le sang, les esprits, les forces & la vie, pour rendre la nature victorieuse, du mal qu'elle

ne

ne peut surmonter, que par les forces, les esprits & la vie mesme ? De moy je croy que le premier qui mit cette pratique en usage, l'avoit reçüë du demon, & que l'enfer la luy avoit suggerée pour abreger le fil de nos jours; mais quelque temeraire qu'il fût plustost que de s'en nommer l'Autheur, ou de s'en approprier l'invention, il s'avisa de l'attribuer à une beste que l'Ocean nous cache, & que peut-estre il n'avoit ni vûë ni connuë; outre que tout ce que l'antiquité nous raconte de cét animal, est suspect, se peut-on rien figurer de plus pernicieux que de vouloir mesurer la disposition de nos corps, par celle d'un animal froid & aquatique, & dont la vie n'a rien de commun avec la nostre ? De plus si l'évacuation de la veine estoit si absolument necessaire pour maintenir

la santé du corps, seroit-il vray-semblable que Dieu ayant donné à tous les animaux qui vivent comme nous sur la terre, l'instinct de trouver ce qui leur est propre pour la conservation de leur estre, il n'eût pas daigné insinuër à quelqu'un d'entre-eux, l'usage d'une chose qu'il auroit jugée si utile, pour seconder l'inclination qu'il leur a donnée de maintenir & de défendre leur vie. Quoy qu'il en soit, en faisant une Brutte demi poisson, auteur de la seignée on nous fait connoistre qu'une si monstreuse operation, ne pouvoit tout au plus estre digne que de la fureur d'un Monstre de mer, comme est celuy à qui toute la Medecine en attribuë l'invention, lequel sans doute en monstrant sur soy l'exemple de cette cruëlle action tendoit moins à la conservation de

la

la vie qu'à la deftruction de foy-mefme.

Car, Madame, s'il eft vray que nos maladies n'attaquent & ne combattent que noftre vie, & que cette vie foit unie à noftre fang, n'eft-ce pas furpaffer en brutalité les beftes les plus farouches, que d'entreprendre de chaffer cét ennemi juré de noftre eftre, en nous oftant le fang & affoibliffant noftre vie, laquelle eft feule capable de le vaincre ? La mort d'une partie des hommes & des beftes à qui nous voyons tous les jours, que la perte & l'effufion de leur fang coufte la vie, ne fait-elle pas clairement voir, que c'eft dans ce baume liquide, que refide ce principe qui nous fait vivre; la fin Tragique de Senecque, qui pour fatisfaire à l'inhumanité de Neron, fe fit ouvrir les veines, & celle de Grimoalde X. Roy des Lom-

Lombards, qui perdit la vie avec ſon ſang par la playe d'une Seignée, ne nous fourniſſent-elles pas une preuve authentique de cette verité, ceux qui ont par quelque grande bleſſure, ou par quelque trouble ou irritation de nature fait de notables pertes de leur ſang, ne nous témoignent-ils pas aſſez par la foibleſſe & debilité de leurs membres & par la paſleur qu'ils portent toûjours ſur leurs viſages, que ce ſang qu'ils ont répandu, a emporté avec ſoy la meilleure partie de leur vie : l'Auteur meſme de tou-
Geneſ. 9. te verité ne fait-il pas dans l'E-
Levit. 17. criture Sainte conſiſter la vie des
Deuter. 12. animaux dans leur ſang, lors qu'il ne défend à ſon peuple de le manger avec la chair, que parce que l'ame & la vie de toute chair, n'eſt autre choſe que le ſang meſme.

Ce n'est pas qu'en effet il n'y ait beaucoup de difference entre l'ame & le sang, mais c'est que la possibilité d'exister l'un sans l'autre n'estant pas reciproque, il faut de necessité que lors qu'on nous oste le sang, l'on nous oste avec luy l'ame & la vie. En un mot le sang est le thresor de la nature, & ce qu'elle a de plus precieux, & de plus cher dans toute l'étenduë de l'estre animal. Il est dans nous le siege de nostre vie, c'est de luy que dépendent la vigueur & l'agilité de nos membres : C'est luy qui fortifie nos organes, qui maintient l'ame dans ses fonctions, & qui distribuë sans cesse la chaleur, les forces, & la vie par tout le corps.

C'est sous la forme de liqueur
Un feu qui s'écoule du cœur,
Et qui partant de cette source
Va circulant incessamment,

Et

Et porte par tout dans sa course
Le principe du mouvement.

C'est de luy, dit Hypocrate, que nous vient tout ou la meilleure partie de ce qui fait la beauté de l'esprit, la bonté du sens, & la subtilité de l'entendement; c'est luy qui donne l'industrie, la prudence, l'adresse, & toute la sagesse dont est capable dans nous cette partie animalle, qui enveloppe mesme les caracteres de la divinité, & de laquelle dépend sur la terre tout le regime du corps, l'activité de nos sens, & toute l'œconomie de nostre vie. C'est de luy & de la diversité de ses mouvemens, que nostre nature emprunte ce plus ou moins de facilité que nous avons pour la pratique de la vertu: aussi est-ce du nom de sang qu'est derivé celuy de Saint, & la Sainteté de la vie aussi-bien que la santé tirent leur

Sur la fin du 1. l. des malad. & du l. des vent.

Perrot sur Martial.

Sur le l. de la natur. hum.

leur denomination de cette liqueur de nos veines ; c'est dans le sang dit Galien que consiste principalement l'essence de nostre nature, & toute l'energie de nostre estre. C'est dans luy qu'au rapport d'Aristote, de Ciceron, & d'Hypocrate mesme, les anciens Philosophes établissoient la forme de l'homme, tant ils estoient convaincus de son excellence. Il est le principe de nos actions, le fondeur de nostre santé, & la source de nostre vie. C'est de luy que dépendent l'éclat & la vivacité du teint, la grace, la couleur & la beauté du corps ; c'est luy qui fomente l'amitié, qui suscite l'amour, & entretient la bienveillance parmy les hommes ; enfin c'est le sang qui entretient la jeunesse, & qui éloigne les rides & toutes les autres marques de la decadence du corps ; c'est par

son

son moien que nous nous maintenons jusques à la fin dans la possession de nos forces, & que nôtre vie paroist encore dans sa premiere vigueur, à l'extrêmité de nos jours; en sorte que l'on découvre moins la vieillesse par les foiblesses qui d'ailleurs ont coûtume d'accompagner cet âge, que par le denombrement des années qui la composent.

Cet esprit vivifiant qui seul donne le branle à tous nos membres, & qui excite & entretient autant de mouvemens differens qu'il y a de differentes parties dans nous mesme, cet esprit, dis-je, qu'Hypocrate appelle un feu, qu'Aristote nomme une flâme vitalle, & que Galien dit estre une chaleur qui prend naissance avec nous, trouveroit sans doute dans le commencement de son agitation, le terme & la fin de son

son mouvement, si le sang dans lequel il est né, ne luy fournissoit pas continuellement de quoy augmenter ou entretenir sa substance. Aussi est-ce dans le sang que la nature fait éclatter les premices de nostre vie, lors qu'elle commence à travailler à la fabrique & à la generation de nostre corps; car avant mesme qu'elle ait fait paroistre le moindre trait de nostre figure, dans ce peu d'humide radical, qui sert de matiere à la premiere évolution de nos membres: Elle se manifeste déja soy-mesme dans le sang par la dilatation, & la compression continuelle qu'elle fait, d'un petit point rouge & sanglant, auquel elle fait prendre peu à peu la forme du cœur, afin de servir de magazin au sang & de domicile à la vie.

En effet ces deux choses se trouvent délors si étroitement

unies

unies dans la capacité de ce viſcere & des arteres, & des veines qui en procedent, qu'elles y circulent ſans ceſſe toutes deux enſemble juſques à la mort. Et meſme il arrive ſouvent, lors que la cruauté d'un aſſaſſin, ou d'une main ennemie avance par le fer la mort de quelqu'un, que le ſang qui eſt reſté dans les veines, donne encore pluſieurs jours aprés le trespas des marques de la vie qu'il contient par l'effort qu'il fait de ſortir de la playe en la preſence du meurtrier qui l'a faite.

Or, Madame, jugez cela eſtant, ſur quel fondement la Seignée peut-eſtre établie parmi les hommes, & par quelles raiſons on peut l'avoir introduite en Medecine ? Car s'il eſt vray que la ſanté ne conſiſte que dans l'integrité de la vie, quelle apparence y a-t-il que nous puiſſions jamais la conſerver

ſerver ou la rétablir par la perte de noſtre ſang, duquel la vie eſt inſeparable ? Si l'ouverture des veines a de tout temps eſté parmi les hommes, un moyen infailli-ble pour ſatisfaire au deſeſpoir de vivre ou à la neceſſité de mourir, que pouvons-nous attendre que du mal d'une Seignée mediocre ſi une plus grande cauſe la mort ? N'eſt-ce pas mettre la vie au ha-zard & revoquer en doute la ve-rité de l'Ecriture Sainte, que d'entreprendre de maintenir le corps dans la poſſeſſion de ſon ame, en le privant de ſon ſang dans lequel Dieu nous aſſûre qu'elle conſiſte ? Eſt-ce vouloir ayder la nature à ſurmonter le mal qui l'accable, que luy oſter cette liqueur balſamique dont el-le fait ſon tréſor, & de laquelle dépend toute ſa conſervation dans nous meſmes ? Eſt-ce rétablir les

fon-

fonctions de la vie, dont quelquefois une tres-legere occasion fait le trouble, que de tirer le sang de nos veines, qui seul est capable d'entretenir l'action de toutes nos puissances vitales? Mais enfin n'est-ce pas une temerité de pretendre fortifier la vie en retranchant avec le sang une partie de la vie mesme? Et sous pretexte de nous guerir ou de nous exempter d'un petit mal, ne cherche-t-on pas le moyen de nous jetter dans un extrême peril, en pratiquant sur nous la Seignée, laquelle ne peut avoir d'autre but que l'extinction de la chaleur naturelle & l'épuisement de nos forces.

En effet, Madame, j'espere vous faire voir qu'il n'y a gueres de choses dans le monde qui puissent produire dans nos corps de plus funestes effets que la Sei-

gnée

gnée, ni guere de maux qui nous en attire plus d'autres avec soy que cette cruelle évacuation de nos veines. Car outre que son usage dissipe nos esprits, appesantit nos corps, rend nos membres languissans, & nos organes inhabiles à faire nos fonctions, il est certain qu'elle fournit de quoi faire naître dans nous diverses maladies, qui s'estant une fois formées ne se guerissent que tres-difficilement & souvent ne nous quittent plus qu'elle ne nous ayent entierement privez de la vie. Potier l. 1. des fievres.

Mais, Madame, sans aller plus loin cette cruelle sincope dans laquelle vous tombastes, & qui vous ayant laissé sans aucun mouvement ni signe de vie ne vous fait-elle pas assez connoistre le danger qu'il y a de s'exposer à une si abominable pratique, puis que peu s'en fallut que la Seignée qui

en

en fut la cause ne le fut aussi de vostre mort.

Si l'épreuve que vous avez faite sur vous de la Seignée, n'est pas capable de vous persuader combien l'usage en est pernicieux, & si l'exemple & le malheur d'autruy peut quelque chose de plus sur vostre esprit, vous pouvez entendre les plaintes sur la mort premature du genereux Alcandre, que cette infame pratique a dérobé à la France; n'est-ce pas assez pour vous faire fuir ce détestable remede ?

Mr. le Duc de Lesdiguieres. *Alcandre ne vit plus & la troupe inhumaine,*
Qui ne sçait qu'épuiser la veine,
Ou Mr. le Prince de Conty. *A si bien sçû tirer tout le sang de son corps,*
Que son ame à la fin est contrainte de suivre,

Et

Et la main qu'il croyoit le devoir faire vivre,
Est celle qui le met dans le nombre des morts.

Parmi tous les dangers que fournissent les armes,
Parmi les feux & les allarmes,
Il a toûjours de Mars méprisé la fureur,
Il eût sur lui toûjours un entier avantage,
Et jamais n'en reçût dommage,
Tant qu'il eût des esprits & du sang dans le cœur.

Mais de ces Medecins le conseil temeraire,
Faisant ce que Mars n'a pû faire,
Fait voir en avançant l'heure de son trépas,
Que leur pratique est plus à craindre que la guerre,
Et qu'Hypocrate sur la terre,
Est plus à redouter que le Dieu des combats.

Je vous en pourrois rapporter une infinité d'autres qui feroient sages maintenant à leurs dépens, si la vie dont il se sont privez ainsi avant le temps, pouvoit une seconde fois animer leurs corps, desquels il l'ont expulsée par leurs frequentes Seignées & par l'effort d'une si malheureuse pratique.

Ainsi c'est vainement qu'ils déchirent leur peau,
Pour faire à leur exemple approuver la Seignée,
Si les maux dont souvent elle est accompagnée,
Les traîne comme nous dans l'horreur du tombeau.
En vain de leurs Lancettes, ils se perçent les veines,
Pour soumettre nos corps à de semblables peines,
Si ce funeste fer dont il font tant de cas,
Bien loin de leur servir à ce sauver eux-mesmes, De

De la moindre douleur en fait naître d'extrêmes,
Et souvent dans leurs mains leur cause le trépas.

Mais laissons ses temeraires, avec les peines qu'ils ont si justement meritées, & considerons ce grand nombre de personnes, desquelles ils rendent la vie ou courte ou malheureuse par cette dangereuse methode : L'un est étropié d'un bras ; l'autre d'une jambe ; & celuy-cy languit dans un marasme qui le décharne, & celui-là traîne avec soy quelque membre étropié. Nous en voyons que l'usage de la Seignée a privé de celui de la vûë ; il s'en trouve parmi les personnes de vostre sexe que le pâle couleur, desanime que la Jaunisse defigure, & que les cruditez qui occupent dans leurs entrailles, la place du sang qu'on leur a osté

rendent inhabiles à toutes les fonctions de l'ame. En un mot il y a fort peu de personnes assujetties à cette espece de remede qui par l'instabilité de leur santé ne fassent connoistre l'imposture, de ceux qui prétendent nous assûrer nostre vie par une voye si dangereuse.

Quand Jupiter d'un coup de foudre
Eût reduit Esculape en poudre:
La mort apperçevant du plus noble des Arts,
Les instrumens jettez pêle-mêle par terre,
Pour faire à nostre vie une plus rude guerre,
Y méla quantité de ses funestes dards.

Ses Sectateurs venus dessus ses entrefaites,
Ramassèrent ses traits pour de fines Lancettes,
Dont à nostre malheur on se servit d'abord,
Ain-

*Ainsi de mille maux leur pratique
est suivie ;
Car comment pourroient-ils nous
conserver la vie,
Employant comme ils font les armes de la mort.*

Aussi aurions nous peine à nous imaginer aucune sorte d'alteration que ne puisse exciter dans nos corps cette cruëlle évacuation de nos veines. Le jour ne me suffiroit pas, si je voulois seulement rapporter les desordres qu'elle cause dans l'estomac, les peines & les inquiétudes, dont elle l'agite, les foiblesses dont elle l'accable, & les douleurs qu'elle produit & communique en suite à tout le reste des membres.

Le ferment vital qui sous une acidité perceptible à nos sens, fait dans ce viscere la premiere de nos digestions, n'a de force & de vigueur qu'en tant que

le ſang contribuë à l'entretien de la chaleur naturelle, que requiert la qualité de ſon action ; comme c'eſt de l'eſtomac que le cœur emprunte la matiere de ce pourpre liquide, qu'il répand dans nos arteres & nos veines ; auſſi eſt-ce du cœur que par un mouvement reciproque l'eſtomac reçoit avec le ſang cette lumiere vitale, qui ſous ce ferment acide qu'il contient, fait le veritable principe de la digeſtion. Tant que le cœur par l'abondance du ſang & des eſprits a dequoy fournir ſans ceſſe à l'eſtomac, ce viſcere travaille avec autant de ſuccés que de plaiſir à la preparation de l'aliment qu'on lui donne, & fournit à ſon tour ce qui eſt neceſſaire au cœur, pour entretenir le ſang, les forces & la ſanté de tout le corps. Mais s'il arrive que par les Seignées on épuiſe les vei-

Diſtin. du ferm & de l'acide Helm des digeſt.

nes,

nes & que l'on oste au cœur une partie du sang, & les esprits dont il anime le reste des membres, ne faut-il pas de necessité que l'estomac souffre sa part de la disette, & qu'à proportion que l'on retranche de son sang & de ses forces, on lui ravisse aussi une partie de sa vigueur. Desorte que comme le peu d'esprits & de vie qui sous l'aigreur de son ferment limite pour lors la force de sa digestion, n'est plus capable de donner à nos alimens toutes les dispositions que doit avoir un chyle parfait, aussi ne peut-il plus fournir à nostre corps qu'un suc mal digeré, & dont le mélange avec ce qui nous reste de sang n'est pas moins contraire à nostre vie qu'odieux à la nature.

Cette digestion qui se fait dans l'estomac est si indispensablement requise pour la preparation

de l'aliment, & pour l'entretien du ſang dans les veines, qu'elle ne peut eſtre omiſe ni ſuppleée par celle des autres viſceres, quelque bien ordonnée qu'elle puiſſe eſtre. Elle ſuppoſe toutes celles-la comme le fondement de leur action, & ſous quelque forme que gliſſe dans nos veines ce que nous recevons dans noſtre corps, il ne nous peut eſtre que nuiſible, n'ayant pas acquis ce premier caractere de vie que l'eſtomac ſeul lui peut donner: ſi bien que ce viſcere dans la foibleſſe qu'il contracte par le retranchement des eſprits que la Seignée luy dérobe, ne pouvant plus s'acquitter dignement de ſon devoir, ni travailler pour ſoy ni pour le reſte des membres comme il faut, le ſuc que les veines en reçoivent, ne peut plus paſſer que tres-difficilement en la ſubſtance du ſang, ni par conſequent

quent rétablir les forces & la vie que cette évacuation nous emporte, comme l'esprit qui est né dans chaque partie de nôtre corps, & qui dés le commencement de nostre vie preside à chacun de nos membres ne peut estre aucunement reparé ni entretenu que par celui que la nature lui influë sans cesse avec le sang. Aussi faut-il de necessité lors qu'on nous oste le sang & qu'on épuise nos veines, que cet esprit seminal auquel en particulier est échû le regime de l'estomac, devenant foible & languissant faute de son legitime aliment, donne dans cette partie où il reside des marques de sa defaillance & du trouble que la nature en reçoit : D'où il s'ensuit que ce viscere n'estant plus capable comme il estoit, de faire ses fonctions, peu à peu ses mouvemens se ralentissent, ou dégenerent, en

ces efforts contraires & pernicieux à noſtre vie.

De ſorte que quelque apparence de chyle ou de ſuc alimentaire que puiſſe avoir alors la matiere que la nature fabrique dans l'eſtomac, il eſt certain que la ſouſtraction que la Seignée fait des eſprits, qui doivent ſans ceſſe influër avec le ſang pour la nourriture de celui dans lequel conſiſte l'activité du ferment de noſtre digeſtion empeſche qu'elle ne puiſſe acquerir dans ce viſcere, les diſpoſitions & les primices de vie que la nature exige dans un legitime & veritable aliment. Et par conſequent bien loin que cette matiere indigeſte puiſſe ſervir à fortifier ou entretenir noſtre vie: Elle ne fait tres-ſouvent que faire naiſtre le trouble dans nos entrailles, & abattre de plus en plus ce qui nous reſte de forces. Com-

me

me l'esprit acide qui reside dans l'estomac, & dont le ferment de nostre digestion se revest, pour operer en nous la resolution de nos viandes, ne trouve plus dans l'union de ce principe vital ce qui a coustume de l'animer, & de specifier son action ; il devient comme un estre étranger dans nostre corps & n'y faisant plus que ce qu'un autre acide indeterminement pourroit faire il dégenere en un instrument mort, lequel ne semble subsister dans nous que pour nostre destruction, il perd sa force, ou il acquiert une corrosion sans mesure, & prend de l'une ou de l'autrē maniere une qualité odieuse avec laquelle il porte dans tous nos membres la cause & l'origine de mille sortes de maux, & parce qu'il n'est pas capable de donner luy seul à nos alimens, ses premieres impres-

ſions de la vie qui leur ſont abſolument neceſſaires. Auſſi ne reſulte-t-il plus de ce qu'il opere dans nous qu'un ſuc ou fade ou mordicant, lequel irrite la nature en quelque endroit qu'il ſe répande & fait naiſtre dans toute la ſuite de nos digeſtions, un enchaînement de douleurs qui ne nous quitte qu'avec la vie.

Je craindrois, Madame, de vous eſtre ennuyeux ſi j'entreprenois de vous déduire toutes les infirmitez que noſtre eſtomac eſtant une fois affoibli par les Seignées peut ſouffrir & faire ſouffrir à tout le reſte du corps ; pour ne pas abuſer de voſtre patience, je me contenteray de vous dire, que comme il a un empire abſolu ſur tous les membres, le trouble qu'il reçoit dans ſa digeſtion porte neceſſairement le deſordre & le déreglement qui ſe trouve par ce

moyen dans la distribution de l'aliment, & est la source de la pluspart des maux qui détruisent nôtre santé & qui abregent le cours de nostre vie. La premiere de nos digestions venant à manquer dans l'estomac, c'est vainement que les autres travaillent sur le sujet qu'ils en tirent, lequel n'ayant pas les dispositions necessaires, pour recevoir leur impression, ne peut produire que de la corruption dans nos entrailles; de maniere que ce qui estoit destiné pour la conservation & l'entretien de nostre vie, devient tres-souvent la cause infaillible de nostre mort.

Voyez donc je vous prie, le danger où nous reduit cette cruëlle évacuation de nos veines, & la temerité qu'il y a d'établir le fondement de la guerison de nos maux sur une pratique si perilleuse,

leuſe, & dont les effets ſont beaucoup plus à craindre que le mal, auquel on veut qu'ils doivent ſi neceſſairement ſervir de veritable remede. Car enfin que pouvons nous attendre de la Seignée que l'accroiſſement & la multiplication de nos peines, puis que n'ayant pour but que la diminution du ſang & des forces : Elle ne nous oſte pas ſeulement le moyen de nous défendre du mal qui eſt preſent ; mais encore en affoibliſſant noſtre vie elle nous diſpoſe à en recevoir de nouveaux.

La Nature en vain s'évertuë,
Et tâche en doublant les efforts,
D'appaiſer nos tourmens & de pouſſer dehors
La cauſe du mal qui nous tuë.

En vain dans ce fâcheux état,
Où la peur de mourir ſouvent donne l'allarme ;

Elle

Elle pour nous sauver s'excite & se debat,
Si le sang qu'on nous oste aussi-tost la desarme,
Et s'il la met hors de combat.

Quelque place qu'on se figure,
Forte par Art ou par Nature,
Qui tienne un Royaume soûmis,
Quand on la degarnit & la met sans défence,
Elle subit la loy de la moindre puissance,
Et souffre la fureur de tous ses Ennemis.

En effet ne voyons nous pas tous les jours que si par hazard, ou par quelque effet de nature, ceux à qui on a tiré le sang, échappent de leurs maladies, ils ont beaucoup plus de peines à se rétablir, que ceux qui dans de pareils maux n'ont pas mis leurs corps à l'épreuve de ce prétendu re-

remede, ne se trouve-t-il pas à tous momens des personnes que d'une simple fiévre à force de leur tirer du sang, on precipite dans l'hydropisie & dans beaucoup d'autres maux, que l'ignorance de ces Praticiens sanguinaires met au nombre des incurables, leur methode ne fournissant plus de remedes, où il n'y a plus de pretextes qui puissent authoriser la Seignée? N'arrive-t-il pas encore à l'égard des personnes de vostre sexe, que voulant par l'ouverture de leurs veines remedier à la retention de leurs mois, on les supprime entiërement, & qu'en retirant vers le cœur le sang que la nature avoit proscrit de la vie, on les expose & on les assujettit à tant de maux qui les reduisent dans un état si déplorable.

Car

Car feignant d'emporter la source
de leurs peines,
A la place du sang qui sort
Par l'ouverture de la veine,
On en tire souvent la cause de leur
mort.

Comme les esprits qui servent de vehicule à la vie par la necessité de se répandre par tout, sont dans un flux continuël, aussi ne pouvons-nous les maintenir dans la quantité que requiert la nature, pour la conservation & l'entretien de nostre estre que le sang ne fournisse sans cesse dequoy reparer ce qui se dissipe incessamment de leur substance. Mais parce que ce sang se subtilise, se rarefie, & se convertit continuellement en esprits, il seroit bien-tost suivant l'ordre de sa destination entierement consumé, si les alimens que nous prenons, ne lui fournissoient

ſoient dequoi rétablir ſes pertes continuelles qu'il eſt obligé de ſouffrir pour ſatisfaire au beſoin & à l'intention de la vie. Cette ſubordination que la nature a miſe entre le ſang, les eſprits & le chyle, eſt ſi abſolument neceſſaire dans nous, que d'elle ſeule dépend l'entretien du mouvement du cœur, l'impulſion des arteres, & l'attraction des veines dans toute l'étenduë de noſtre corps. Autant que la nature fait paſſer de ſang en eſprits, autant pour le moins convertit-elle de chyle en la ſubſtance du ſang, deſorte que nos vaiſſeaux trouvent par cette ſubſtitution dequoy rendre imperceptible durant toute la vie l'évaporation qui ſe fait de ce baume liquide qu'ils contiennent.

Mais s'il arrive que par la Seignée, outre cette diſſipation qui ſe fait naturellement du ſang en eſ-

eſprits, on en tire encore des veines tout à coup une quantité notable, cette portion de chyle eſpuré quelque grande qu'elle ſoit, n'eſtant plus ſuffiſante pour reparer cette perte, il faut de neceſſité que les veines qui ne peuvent pas long-temps eſtre vuides, attirent en un moment ce qu'elle trouve de bon & de mauvais par tout le corps.

Et par cette neceſſité,
Qu'impoſe à ces vaiſſeaux l'ordre de la nature,
Ils rempliſſent de pourriture,
Le lieu que le ſang a quitté,
Ainſi pour éviter le vuide,
Succçant ce qu'ils trouvent liquide,
Ils portent le poiſon juſques au fond du cœur,
Et cet effort qu'ils font pour maintenir la vie,

Fait

Fait que plustost encor elle nous est
ravie,
Et que presque toûjours le mal est
le vainqueur.

Car dans le trouble & le desordre où la nature se trouve par le moyen de cette évacuation de sang imprevûë : Elle perd la liberté qu'elle avoit du choix, & ramassant indifferemment de toutes parts dequoy suppléer promptement à ce que la Seignée a pû tirer de nos veines : Elle mêle le pur & l'impur tout ensemble, pour substituer au lieu du sang que cette évacuation nous emporte. Par ce moyen le sang corrompu que la vie s'efforçoit de chasser par l'ouverture des hemorroïdes, & celui que la Lune exige tous les mois pour tribut de vostre sexe, sont contraints de prendre un mouvement retrograde, ils retournent dans

dans les veines d'où ils estoient bannis, se font faire passage dans le cœur, & quelques morts & corrompus qu'ils puissent estre, ils prennent place dans le siege de la vie mesme. Jugez de là quelle sorte de maux on ne doit pas craindre d'un ennemi si farouche, qui circulant avec ce qui nous reste de sang, qui est pur, doit necessairement porter la corruption dans toutes les parties de nostre corps. Aussi en quelque endroit, que les arteres & les veines le puissent traduire, il y met tout en desordre, & il ruine par sa malignité les fonctions & l'œconomie de nos entrailles.

Il fait naistre & entretient dans nos membres une guerre intestine, qui desole nostre vie & qui par les maux qu'elle cause ne manque pas à la fin de terminer nos jours, par une mort prematurée ;

dans

dans les unes il excite de continuels maux de cœur d'eſtomac, de poitrine & de teſte : dans les autres il fait naiſtre les ſciatiques, les gouttes, & des douleurs qui ſe répandent par tout le corps, il jette ceux-cy dans la phtyſie, dans l'aſme, ou dans quelque tour importune qui ne les quitte qu'avec la vie, & precipite ceux-là dans la paralyſie, ou dans quelques paſſions d'hypocondres, qui troublent leur eſprit. Et à l'égard des perſonnes de voſtre ſexe : il y en a dont la vie languiſſante eſt ſujette à de continuelles foibleſſes: on en voit à qui les vertiges & les ébloüiſſemens ne permettent pas de ce pouvoir ſoûtenir un moment. En un mot il n'y a guere de maladies, quelques cruelles & quelques violentes qu'elles ſoient, que ce ſang mort ainſi rappellé dans nos veines par
le

le moyen de la Seignée ne produise des effets funestes.

Mais je suppose que dans le temps qu'on fait cette évacuation, il n'y ait dans nous ni hemoroïdes, ni mois, ni aucune autre corruption dont le rappel soit à craindre, il est toûjours constant qu'il faut que les veines pour remplir ce vuide qu'elles ne peuvent souffrir, attirent à soy sur le champ tout ce qu'elles rencontrent de liquide, & que par consequent elles succent & rappellent jusques aux humeurs feculentes & aux matieres cruës & indigestes, qu'elles avoient rebuté comme fascheux à la nature & nuisibles à nostre vie.

Ainsi cette humeur étrangere,
Se fait passage dans le cœur,
Ainsi cette ingrate liqueur,
Monte de la veine en l'artere:

Ainſi le cœur par force embraſſe ce
qu'il fuit,
Pouſſe & tire ce qui lui nuit,
Par un flux & reflux qui n'a jamais de ceſſe,
Et vingt ou trente fois le jour
Il chaſſe loin de ſoy l'ennemy qui le
preſſe;
Et vingt ou trente fois on ſouffre le
retour.

Car comme ſes matieres ſuivent le mouvement du ſang, & circulent avec luy: auſſi le cœur eſt-il contraint de les repaſſer inceſſamment de l'un & de l'autre de ſes ventricules, quelque feculentes & corrompuës qu'elles ſoient, ſans eſperance de les pouvoir jamais ni digerer ny convertir en la ſubſtance du ſang, ny meſme de s'en decharger que tres-difficilement: car comme l'Eſtomac ne peut fournir de veritable chyle, pour

pour remplir suffisamment la place que le sang occupoit que long-temps aprés la Seignée, & que cependant une partie de ce sang qui reste ne laisse pas dans cet intervalle, de se dissiper & s'exhaler en esprits, aussi les arteres & les veines, pour se maintenir dans cette plenitude qui leur est naturelle, ne peuvent quitter que tres-difficilement ce qu'elles ont une fois tiré de mauvais suc par le moien de la Seignée. Car pendant le cours de la plûpart de nos maladies le ferment qui doit faire nostre digestion ne se trouvant plus dans l'estomac, non-seulement nostre appetit se perd; mais encore les viandes que nous prenons se corrompent, au lieu de se changer en veritable aliment, & servent plûtôt, comme dit Hypocrate, de matiere à l'accroissement de nos maux que de nourriture

à nos membres. Si bien qu'auparavant que cette perte de sang que nous avons faite par les Seignées, puisse estre vallablement reparée par le retour de la digestion, ces humeurs crûes & indigestes, qui remplissent les vaisseaux ont le temps de s'accroître & de s'insinuër dans toutes les parties du corps, d'en troubler la disposition & d'en depraver l'habitude.

Dans cette cacochymie le plus souvent la chaleur naturelle s'éteint peu à peu, & nos entrailles au lieu de bon sang ne se remplissent plus que d'eau & de serositez superfluës, contractent diverses sortes d'hydropisies, qui occupent tantost le foye, les poulmons, la ratte, la teste, le fiel & les reins, & tantost s'insinuant entre cuir & chair, rendent la personne monstrueuse, les mauvais sucs que la

na-

nature a privé de tout caractere de vie, troublent le sang dans les veines, l'alterent par leur mélange & y excitent diverses effervescences, qui sont les paroximes des fiévres, ils affoiblissent les sens & font naistre dans leurs organes toutes sortes de fluxions, qui les infectent & quelques-fois les corrompent entierement.

De sorte que l'art n'a jamais rien trouvé de plus funeste aux hommes que l'usage de la Seignée, & qu'il faut que nostre ignorance & nostre aveuglement soit bien grand, pour nous exposer si volontiers à tant de maux que peut causer dans nos corps un si détestable remede.

Car, Madame, quoyque je puisse vous avoir dit jusques ici touchant les effets tragiques de la Seignée, il est certain que je ne vous ay rapporté que la moin-

dre partie des peines & des incommoditez qui la suivent, & des dangers où elle expose nôtre vie : toutefois je suis persuadé qu'étant aussi spirituelle que vous l'estes, ce peu que j'ay pris la liberté de vous dire, suffira pour vous faire connoistre le peril qu'il y a de tomber entre les mains de ceux qui font profession d'une si dangereuse & pernicieuse pratique.

Mais sur tout considerez que s'il y a de la temerité à ordonner la Seignée, il y a aussi de l'imprudence à s'y commettre. En accusant d'inhumanité celui qui la fait, on doit blâmer la foiblesse de celui qui la souffre ; car l'exemple de tant de maux qu'elle cause ne doit-il pas faire de l'horreur pour son usage ; la mort de la plus grande Princesse du monde à qui on a arraché la vie dans la force & la

La Reine de France

vi-

vigueur de son âge, par ce pernicieux remede ne doit-il pas faire horreur à tout le genre humain: tous ces exemples & tant d'autres qui rempliroient un de plus gros volumes ne suffisent-ils pas pour donner de l'horreur pour son usage? N'est-ce pas faire mépris de la vie que de l'exposer ainsi à l'épreuve d'un prétendu remede dont l'effet est si souvent funeste: & les desordres qu'elle a causez & qu'elle cause encore tous les jours ne nous la doivent-ils pas faire craindre comme un moien dont la mort semble se servir pour nous détruire? Ne devons nous pas étre sages aux dépens de tant d'illustres personnes que les Seignées ont avant le temps privé de la vie? Combien de personnes qui sont échappez de la mort par la force de leur nature, sont-ils demeurez étropiez? Combien cette sorte

d'évacuation n'a-t-elle pas causé d'avortemens ? Et qui pourroit conter le nombre des enfans que l'on a par son moien privé de vie dans le ventre de celles qui les portoient, & qui ont esté autant de victimes innocentes, que la Seignée a immolé à la cruauté, à la honte, & au desespoir de leurs meres desnaturées ? Mais combien aussi se void-il d'honestes femmes qui par trop de credulité ayant éprouvé mal-heureusement ce prétendu remede dans leurs grossesses, ont eu toute leur vie un regret mortel d'avoir par l'écoulement & l'extinction de leur fruit perdu l'espoir de leur lignée ? Sans doute que les Romains ne banirent autrefois les Medecins de leur Ville qu'à cause de cette pratique sanguinaire, qui avoit tellement diffamé cette profession qu'ils furent cinq cens ans,

sans vouloir souffrir personne qui en fit publiquement l'exercice : la plus grande partie des Turcs & des Barbares, qui n'ont jamais admis l'usage de la Seignée nous font assez connoistre, par la vigueur & l'agilité de leurs corps, l'erreur dans laquelle nous sommes. Dieu mesme ne l'ayant jamais institué dans la nature, ni fait mention d'elle dans aucun endroit de l'Ecriture Sainte, nous fait clairement voir que puisque la Verité Eternelle ne nous l'a pas apprise ; elle ne peut avoir esté suggerée, & introduite dans le monde que par le pere du mensonge & l'ennemi juré de nostre estre.

Que ce peuple est heureux qui void
naistre l'Aurore,
En ce que toûjours il ignore,
Ce que c'est que Seignée ou de pied ou
de bras,

Chez qui ces cruels artifices,
Ont esté jusqu'icy du nombre des supplices,
Dont la rigueur des loix punit les scelerats.

Que ceux-là sont heureux, & sont dignes d'envie,
Qui passent le cours de leurs vies,
Dans ces lieux éloignez du reste des humains,
Que nos monts qui touchent les nuës,
Rendent aux Medecins des terres inconnuës,
Et mettent à l'abry de leurs cruelles mains.

Dans ces pays cachez que des roches terribles,
Leur font paroistre inaccessibles,
Dont défendent l'abord les Serpens & les Ours,
La vie passe sans tristesse,

Les

Les hommes sont contens, & l'extrême vieillesse,
Est le seul de nos maux qui termine leurs jours.

Si quelque infirmité leur declare la guerre,
Ce petit espace de terre,
Fait sortir de son sein de quoy les secourir.
Et sans se faire ouvrir les veines,
Pleins de force & de sang ils supportent leurs peines,
Et surmontent les maux qui nous feroient mourir.

Ils n'ont sans Medecin que leur mal à combatre,
Au lieu que pour mieux nous abatre,
Tandis que nos douleurs nous livrent leurs assauts,
Le sang que l'on nous fait répandre,

Nous oſte la vigueur de nous pouvoir défendre,
Et augmente toûjours la force de nos maux.

Auſſi, Madame, pouvons nous dire avec verité que ſi la Seignée eſt à redouter à cauſe des funeſtes efforts qu'elle produit, elle doit encore eſtre d'autant plus digne de noſtre averſion que l'on n'a pû juſques à cette heure, nous rapporter aucune raiſon qui puiſſe vallablement établir la neceſſité de ſon uſage. Car y a-t-il rien de plus ridicule que ce que nous alleguent les Sectateurs de cette pernicieuſe pratique, touchant la corruption qu'ils ſe ſont imaginez dans le ſang, & de laquelle ils font un pretexte ſpecieux pour l'évacuation de nos veines? Les diſcours qu'ils en font, & dont ils ſurprennent les eſprits credules ſont

sont en effet si mal fondez que pour peu qu'on veuille prendre la peine de les examiner, j'estime qu'il est impossible de n'en pas découvrir ou l'imposture ou l'erreur de ceux qui sur une supposition si peu vray semblable pretendent faire valoir cette cruelle methode.

L'experience & la raison nous font voir clairement que nostre sang ne se gaste jamais dans nos veines. Il est renfermé dans leurs conduits comme dans un lieu qui lui est propre, & que la nature lui a fait exprés pour le conserver ; il s'y maintient toûjours vif & coulant. Et comme c'est par sa coagulation, que commence la destruction de son estre, aussi ne remarque-t-on pas, qu'il cesse jamais d'estre liquide tant qu'il est dans les veines, quelque alteration qui d'ailleurs puisse arriver à

noſtre corps. Car bien que le ſang ſe fige dans les Ventricules ou cavitez du cœur, auſſi-toſt que la vie a ceſſé d'entretenir leur mouvement : Nous éprouvons tous les jours qu'il eſt exempt de cette coagulation dans les arteres & les veines, & que jamais il n'y perd ſa fluidité, que par la ruïne totale des vaiſſeaux qui le contiennent. Tant que ce lieu où la nature le raſſamble avec tant de ſoin, n'eſt point atteint de corruption, il s'y maintient dans ſa conſiſtence naturelle, & ne s'y caille point, que la gangrene, la lepre ou quelque autre mortification n'ayent deſtruit, ou infecté ce vaſe qui le renferme : hors de ce cas qui n'arrive que fort rarement, bien loin que noſtre ſang ſe puiſſe corrompre dans nos veines, il tire en partie de leur nature, & de la qualité de leur eſtre la cau-

se de son entretien, & de la conservation de la vie tant qu'elles sont entieres : cette integrité de leurs membranes, assurant nostre sang dans la possession de la sienne, elles resistent puissamment à ce qui peut le corrompre, elles le garantissent de tout ce qui est capable de faire naistre la moindre putrefaction, & éloignent de luy toutes les choses dont l'approche ou le mélange peut arrester le flux, & éteindre la vivacité de sa substance ; de maniere que plusieurs jours mesmes apres la mort, nous voyons que le sang, est encore coulant dans les veines, & qu'il conserve dans leurs canaux sa consistence & sa fluidité naturelle, lors que le froid qui accompagne la privation de la vie tient glacé le reste des membres.

Mais on ne l'a pas plustost tiré de là par le moyen des Seignées, que

que perdant ce mouvement & ce témoignage de vie, il se caille, se reduit en gumeaux, & enfin degenere en pouriture, aussi-tost la mort détachant ce qui estoit assemblé dans lui par unité de vie, sa substance se dissout, ses parties se separent, & acquierent par leur corruption cette heterogenité apparente dont l'aspect trompeur a servi jusques à cette heure pour abuser le peuple & lui persuader l'existence de ces humeurs supposées, desquelles on a fait depuis tant d'années dépendre le bien & le mal, la vie & la mort, la bonne & la mauvaise disposition de nos corps.

Si donc la nature a donné aux arteres & aux veines cette proprieté de conserver ainsi dans soimesme toute la masse du sang sans qu'elle ce congele, ni se corrompe, ni qu'elle fasse paroistre aucune

cune marque de putrefaction dans un corps qui n'a plus de vie, à plus forte raiſon le doit-elle faire tandis qu'il eſt encore animé, & que ſes forces lui donnent eſperance de pouvoir aſſurer la permanence de ſon eſtre ? Quelle raiſon nous oblige de croire, que ce ſang ſe gaſte dans nos veines lors que nous ſommes vivans, s'il reſiſte avec tant de force à la corruption qui l'environne de toutes parts dans une perſonne morte, par le ſoin que la nature prend encore de le conſerver en ſon entier lors que la mort ne lui permet plus d'en faire le ſiege de noſtre vie ? Ne devons nous pas eſtre perſuadez qu'il doit eſtre exempt de pourriture, pendant qu'il ſert encore de vehicule à la vie, & qu'il circule avec luy par tous les endroits de noſtre corps ? car ſi lorſque la vie reſide actuellement dans noſtre

noſtre ſang, il eſtoit ſujet à quelque corruption, comment en pourroit il eſtre exempt lors que la vie n'y eſt plus? Que ſi cette vie n'a pas aſſez de vertu pour conſerver cette liqueur balſamique dont elle fait ſon treſor dans les veines, par quel moien preſervera-t-elle les os de pouriture, de laquelle il n'y a que le ſang qu'elle y envoye qui les puiſſe garantir? comment dis-je, ces corps ſolides qui dans leur dureté ne donnent preſque aucune marque de vie, pourront-ils ſe conſerver & ſe défendre de carie, ſi cette vie dont depend leur conſervation eſtant unie inſeparablement à la ſubſtance du ſang n'a pas aſſez de force pour empecher qu'il ne ſe corrompe?

Mais s'il eſt vrai que l'homme ſoit l'abregé de l'univers, & ſi la comparaiſon qu'on nous donne du grand & du petit monde a quel-

quelque fondement dans la nature, il faut de necessité que le sang qui est porté par les arteres vers la superficie du corps, & reporté vers le cœur par le moyen des veines, qui le rassemblent, ait une parfaite Analogie avec les eaux, qui par une infinité de conduits sont eslevez du centre vers la circonference de la terre, & retournent vers ce mesme centre par un nombre infini de ruisseaux, de rivieres & de fleuves, qui les ramassent : de sorte que comme ces eaux depuis le moment qu'elles ont estez creées ; & qu'elles ont commencé de circuler dessous & dessus la terre, se sont conservées, jusques à cette heure egalement vives & coulantes, & toûjours exemptes de corruption, dans les conduits que la nature leur a prescrit, pour l'entretien de leur mouvement : aussi le sang

qui eſt dans noſtre corps à proportion ce que ſont ces eaux à l'égard de la terre, ne peut il jamais eſtre atteint d'aucune eſpece de corruption & de pourriture tant qu'il eſt renfermé dans les arteres & les veines, & que ces ruiſſeaux qui ne ſont faits que pour le conſerver ne ſouffrent rien d'ailleurs qui le détruiſe.

Ainſi que nous voyons du centre de
la terre,
Une ſource monter ſur le haut d'un
rocher,
Dont la cime élevée au-deſſus du
tonnêre,
Ne voit point de mortel qui la puiſſe
approcher.

Que ce vif element formant mille
caſcades,
De ce roc eſcarpé precipite ſes
eaux,

Dedans l'humide sein d'un troupeau de Naïades,
D'où l'on voit écouler mille plaisans ruisseaux.

Lors dans des lits bordez de fleurs & de verdure,
Ces eaux incessamment par mille petits bonds,
Excite en fuïant un aymable murmure,
Et répandent par tout leurs cristaux vagabons.

Elles courent nos monts, roulent par nos vallées,
Puis dans un plus grand lit où se fait leurs concours,
De ces petits ruisseaux leurs ondes assemblées
D'un torrent ou d'un fleuve entretiennent le cours.

Dans ce vaste canal leurs flots qui s'entrepoussent,

Rempliſſent la contrée & de bruit &
d'horreur,
Au ſeul choc d'une pierre ils s'en-
flent, ſe couroucent,
Et de leur mouvement augmentent
la fureur.

Ils gagnent la compagne, ou dans un
libre eſpace,
On voit par mille tours ce ſuperbe
element,
Portér en mille endroits ſa fugitive
maſſe,
Et de mille citez la force ou l'orne-
ment.

Il embraſſe en chemin toûjours quel-
que riviere,
Et trouve en chaque lieu quelque
nouveau torrent,
Qui dans ce vaſte corps terminant
leur carriere,
Font que loin de ſa courſe il eſt toû-
jours plus grand.

En-

Enfin de tant d'endroits les ondes ramassées,
Trouvent à peine un lit qui les puisse enfermer :
Ce fleuve impetueux qui les tient embrassées,
Va rejoindre leur source au profond de la mer.

Là dans un fond de sable ou d'étuf, ou de pierre,
Cette eau suit des conduits que nous ne voyons plus,
Et pour venir à nous elle fait dessous terre,
Presqu'autant de chemin qu'elle en a fait dessus.

Partant de l'Ocean par ces routes cachées,
Elle est vers le rocher portée incessamment,
Et par ce mesme endroit ses ondes espanchées,

En-

Entretiennent ſans fin le meſme
mouvement.

Ainſi jamais cette eau ne termine
ſa courſe,
Elle monte, deſcend, circule nuit &
jour,
Et par terre & par mer fuit, &
cherche ſa ſource,
Et toûjours ſur ce roc recommence
ſon tour.

Elle en ſort toûjours pure, & quoy
qu'en apparence,
Son corps en quelques lieux nous ait
paru gaſté,
Cette ordure ſe perd, & toûjours ſa
ſubſtance,
Reprend dedans la mer ſa premiere
clarté.

De meſme noſtre ſang par un mouvement circulaire ſort du cœur, & y retourne ſans ceſſe, ſans qu'il contracte, ni qu'il admet-

te en soi-mesme, aucune chose qui puisse durant nostre vie, lui causer quelque corruption, ni operer dans les vaisseaux qui le contiennent la dissolution de son estre. Ce viscere d'où se tire la source de cette liqueur balsamique, est le centre de nostre corps, d'où partent & aboutissent toutes nos arteres & nos veines, & il est dans le Microscome en comparaison du grand monde comme un petit Ocean, où la nature puise sans cesse cette humeur vivifiante qui entretient la force, la vigueur, & la bonne disposition de tous nos membres. Les Arteres qui partent du cœur & dont les branches dispersées dans toutes les parties du corps distribuënt le sang, les esprits & la vie dans les lieux les plus éloignez, nous representent fort bien les conduits soûterrains, par lesquels les eaux sont por-

portez du centre, vers la circonference, & du profond de la mer sont élevez jusques au sommet des montagnes, & les veines qui ramassent ce sang dans toute l'habitude du corps, & jusques dessous l'Epiderme, & le reporte sans cesse vers le cœur, nous figure assez naivement, par la differente capacité, & la diverse étenduë & disposition de leurs conduits, la varieté des canaux dont la nature se sert, pour contenir les eaux & en regler la course, sur la surface de la terre. Leurs petites pointes & tous les filamens de leurs racines qui recueillent & succent le sang, lequel distille sans cesse des extremitez des arteres, sont commme les ruisseaux qui reçoivent l'eau des fontaines. Les veines principales ausquelles s'unissent toutes les petites branches, sont comme les rivieres qui

ſe forment ſur la terre du concours des ruiſſeaux qu'elles raſſemblent, & la veine cave à laquelle aboutiſſent toutes les autres, & qui ramaſſent le ſang diſperſé par tout le corps, ſe dégorge dans le coſté droit du cœur, eſt comme un gros fleuve qui vient confondre parmi les eaux de la mer, toutes celles qu'il a ramaſſées dans toute la longueur & l'étenduë de ſa courſe.

Ainſi du fond de noſtre cœur,
Sans ceſſe noſtre ſang eſt pouſſé dans l'artere,
D'où par une courſe legere,
L'on voit jalir par tout cette veine liqueur.

Ainſi de là par mille veines,
Qui ſuccent ce Nectar que le cœur a jetté,
Le ſang d'abord eſt reporté,

Vers ce lieu qui fournit ces vivantes fontaines.

Et bien que ſouvent le concours
De quelque eſtre étranger nous le faſſe paroiſtre,
Moins beau qu'il n'a coûtume d'eſtre,
Sa clarté dans le cœur ſe rétablit toûjours.

Mais comme les eaux qui coulent ſur la terre ſe gaſtent & ſe corrompent d'abord qu'elles s'écartent de leurs lits, & qu'elles croupiſſent en quelque lieu, ou elles ſont retenuës, de meſme s'il arrive que noſtre ſang contre l'intention de la nature eſtant une fois ſeparé, & ſorti de la veine, ſe cantonne, & ſe fixe en quelque endroit de noſtre corps, la ceſſation de ſon mouvement fait auſſitoſt la privation de ſa vie, & ſuivant les divers degrez de congelation,

tion, que cette mort lui cause dans nos entrailles, il fait naistre dans nous diverses sortes d'abcez, & d'ulceres, & devient la cause occasionnelle d'un nombre infini de maux qui traversent nostre vie.

Mais il est exempt de tous ses défauts tant que les arteres & les veines le peuvent enclorre & contenir dans la capacité de leurs conduits : & quelque alteration que les maladies, qui nous surviennent, nous fassent paroistre dans sa substance, il est certain que l'on n'en peut tirer aucun indice de la corruption qu'on s'imagine, & de laquelle on fait le pretexte de la Seignée: Car pour ce qui est de ces étranges congelations de sang que Riolan, Borel, Bartholin, & quelques autres nous assurent avoir observées dans les veines, comme ce sont des prodiges qui ne se rencontrent que quelque fois

ſeulement dans l'eſpace de tout un ſiecle, auſſi ne peut-on pas ſur des accidens de cette nature & ſur des hiſtoires ſi rares eriger aucune maxime touchant cette pretenduë putrefaction, qui fait le fondement de l'évacuation de nos veines. D'ailleurs ſi l'on examine tous les funeſtes effets, par ce que l'on peut raiſonnablement ſoupçonner en avoir eſté la veritable cauſe, nous trouverons ſans doute par le témoignage meſme de ceux à qui nous en devons les obſervations, que ç'a preſque toûjours eſté ou par quelque poiſon, ou par quelque medicament venimeux, que le ſang s'eſt ainſi glacé dans les veines. Si bien que tout cela ne peut étre reputé qu'une mortification ſubite, & qui ſe forme tout à coup dans le ſang, & laquelle pour cette raiſon ayant toûjours eſté

censée inévitable, & hors de toute esperance de remede, dans les personnes qui en ont esté atteintes, ne peut aussi ni donner lieu à la Seignée, ny establir dans nous aucun indice de corruption, qui authorise l'usage de ce remede. C'est un effet qui part d'une cause externe & violente, lequel reçoit en un moment toute sa maturité, & qui par consequent ne peut estre ny aboly ny prevenu par aucune évacuation de la veine. Car soit que ce venin qui fait cette coagulation, vienne de dehors, ou qu'il se forme dans nous par la qualité du mal, ou du medicament qu'on nous donne: Il est certain que dés l'instant que lui & le sang concourent dans la veine la necessité de leur action mutuelle emporte celle de leur fixation. De sorte que le vaisseau qui le contient se trouvant d'abord

tout bouché, par un accident si subit, exclud absolument toute indication de Seignée. Car bien loin que ce pretendu remede pût en ce cas tirer ce mauvais sang que sa coagulation rend immobile, il serviroit plûtost à épuiser celui dont le mouvement entretiendroit encore quelque reste de vie dans nostre corps. En un mot comme ces sortes de congelations n'acquierent jamais par degrez le terme de leur accomplissement, & qu'elles se font soudainement par une extinction totale de la vie dans cette partie de sang qui les reçoit, aussi ne peut-on pas conclure des observations qu'on en a faites, que nostre sang tandis que nous vivons, contracte dans sa propre substance aucune corruption qui en rende l'evacuation necessaire, comme si de ce que quelquesfois il s'est trouvé dans le corps

corps des Serpens, des Scorpions, des Lezards, & diverses sortes d'insectes, on pouvoit induire avec raison, que dans nos maladies, nostre corps est toûjours plein de ses monstres, & qu'il faille necessairement avoir recours aux remedes propres pour prevenir leur generation, ou empescher par la destruction de leur estre, qu'ils ne nous fassent le mal qu'ils sont capables de faire.

J. Faber. 3. Panchym Borel. c. 2.

Je vous avoüe, Madame, que l'usage du Microscope, nous fait connoistre qu'il y a des maladies, où la vermine se manifeste aussi bien dans les veines que dans les autres parties du corps, & que peut estre la pluspart de nos maux, tirent de ces sortes de generations anomales, la veritable cause de leur naissance. Cette observation que Pline avoit déja faite en son temps, à l'égard des fiévres malignes,

P. l 26. ch. 13.

lignes, ſe trouve maintenant confirmée par une infinité d'experiences qui ne nous laiſſent plus lieu d'en douter. Nous avons vû ſortir du bras d'un malade un ver long d'un demi doigt par le moien d'une Seignée, & je ne doute pas qu'il n'y en euſt encore beaucoup d'autres dans le reſte des veines. On a remarqué que ceux qui ſont atteints de la petite verole, ſont tous farcis de vermines ; & les puſtules que la nature pouſſe dehors ne ſont au ſentiment de Mr. Lange Profeſſeur en l'Univerſité de Lipſich que des monceaux de petits vers qui rongent la chair & la peau: auſſi s'eſt il rencontré quelquefois qu'ils ont en moins d'une nuit conſumé les yeux d'un malade. Le P. Kircher rapporte avoir fait faire la meſme obſervation ſur des charbons & des Bubons de peſte, & ſur une infinité d'autres ſortes d'a-

Sachs. ex Bodii cent 3. obſ. 64.

d'apostemes , & d'ulceres, devant & aprés la mort des malades, & qu'on les avoit trouvez consister en des amas de vermines, de sorte que l'on peut dire avec beaucoup de vrai semblance qu'entre toutes les choses ausquelles on rapporte la cause de nos maux, cette multitude de vers qui s'engendrent ainsi dans nos corps, est ce qui contribuë le plus à la destruction de nostre estre. Neantmoins on ne peut pas de tout cela raisonnablement conclure, que nostre sang durant nostre vie se doive corrompre dans nos veines. Sa substance estant comme elle est toute salée, & balsamique, n'est susceptible d'aucune disposition qui puisse donner lieu à la naissance de ces insectes ; comme la generation d'une chose suppose la destruction du sujet dont elle tire son estre. Aussi est-il certain que

cette vermine ne pourroit ſe former de noſtre ſang que par l'extinction de ſa vie, & par la diſſolution de tout le composé qui l'anime. D'où s'enſuivroit que comme la nature ne ſouffre jamais de retour de la privation à l'habitude, il faudroit neceſſairement que cette generation monſtreuſe fuſt toûjours ſuivie d'une mort qui nous ſeroit inévitable. Cependant nous voyons par exemple dans les petites veroles que ſe corps tendre d'un enfant, bien qu'il paroiſſe tout couvert de ces puſtules vermineuſes, ne laiſſe pas tres-ſouvent d'échapper de cette maladie. Or comment ſe pouroit-il faire que dans une putrefaction ſi grande, & qui ſe répandant par tout le corps, ſuppoſe la meilleure partie du ſang corrompuë, ce peu qui n'auroit pas encore ſuby la loy de cette pre-

pretenduë pourriture pût jamais s'en garantir dans la necessité où l'engage son mouvement, de souffrir le mélange de celui qui est déja gâté, & de circuler avec lui dans les arteres & les veines ? Comment, dis-je, cette portion de sang dont l'action ne pouroit plus estre que languissante, au milieu de toutes ses ordures, pourroit-elle empescher le progrez de cette corruption qui l'environneroit de toutes parts ? Ou par quel moyen, cette mesme corruption pourroit elle suspendre son action naturelle pour donner lieu à ce sang de ranimer toute la masse, qui par l'effet de sa putrefaction, seroit déja tombée dans une entiere privation de la vie ?

Il est toutefois tres-certain que non-seulement dans les petites veroles, mais encore dans toutes les autres especes de maladies, qui sont

accompagnées de malignité, quelque quantité de vermine, qui puiſſe eſtre engendrée dans le corps, le ſang parmy toutes ſes inſectes, ne laiſſe pas de conſerver dans les veines toute ſa bonté & ſa vertu naturelle. La vie & les eſprits qui habitent dans lui, & qui s'entretiennent & ſe reparent de ſa propre ſubſtance, ne pouvant ſouffrir avec lui cette fourmiliere de vers, s'irritent par leur preſence, & dans l'indignation qu'ils en conçoivent, mettant tout en uſage pour en faire l'expulſion, font naiſtre la plûpart des ſymptomes facheux qui accompagnent toutes ces ſortes de maladies. La nature dont tous les mouvemens ne tendent en cette occaſion qu'à éteindre & chaſſer cette vermine qui lui fait obſtacle, & empéche ſes fonctions, ſe tourmente & s'agite en dif-

differentes manieres, & ſe fait des paſſages & des voyes par tout le corps pour faciliter la fuite de cet ennemy, de l'éloignement duquel dépend la conſervation de la vie. Ses ſortes d'efforts ſe font avec tant de precipitation & de violence que la nature elle meſme s'épuiſe, les eſprits ſe diſſipent, & le ſang ne pouvant plus ſuffire pour reparer une ſi grande perte la flame vitale s'éteint, & la vie à force de combattre le mal, ſuccombe ſous le mal meſme. Mais auſſi tres-ſouvent, elle demeure victorieuſe, & pouſſant au dehors tout ce venin, & cette vermine qui l'affligent, elle fait que le ſang réprend la netteté & la couleur qui lui ſont naturelles, & qui ſembloient éteintes par le mélange de cette pourriture, il répouſſe & chaſſe cette engence vermineuſe & rétourne dans ſon premier eſtat,

& paroit aussi beau & aussi vermeille que jamais: on voit que ce venin se dissipe sans que la Seignée y contribuë aucune chose, ni qu'on puisse dire que par son moyen on ait déchargé les veines de ce qu'on pouvoit s'imaginer estre atteint de corruption. Parce que les loix d'une saine pratique ne peuvent souffrir inpunement l'usage de ce remede dans ses sortes de maladies, dont la guerison est principalement establie sur l'entretien & la conservation de nos forces, qui ne peuvent estre que ruinées & détruites par l'evacuation de nostre sang.

Si donc le sang a la vertu de se rétablir ainsi de soi-mesme, & si parmi cette putrefaction qui l'environne de toutes parts, il revient en son premier estat, sans le secours des Seignées, la raison nous doit convaincre qu'il ne peut être en-

entré aucune partie de ſa ſubſtance en la generation de cette vermine, puiſque la corruption qu'elle ſuppoſe, introduiſant une mort neceſſaire, lui auroit ôté tout eſpoir de retourner jamais en la poſſeſſion de la vie. Il faut donc que la ſource en vienne d'ailleurs & que par conſequent elle ſe forme, ou dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, qui dans le trouble que reçoivent leurs digeſtions, par l'impreſſion qui fait tout à coup la malignité de ces ſortes de maux, au lieu d'un vray Chyle & d'une ſeroſité loûable ne produiſent que des excremens vermineux, qui ſont convertis en ces fourmilieres d'inſectes, qui eſtant preſque imperceptibles gliſſent facilement par les veines lactées, s'inſinuënt parmi le ſang & ſe répandent avec lui ſans aucune reſiſtance en toutes les parties du corps.

corps. Elles ont pour vehicule, & pour prochain aliment, dans les arteres & les veines, ces ſucs mauvais, & corrompus avec leſquels elles y ſont entrées, & ce qui a ſervi de ſujet à leur naiſſance ſert encore de matiere dans ſes vaiſſeaux, à la multiplication de leur eſtre. Mais avec tout cela tant que la vie perſiſte dans le ſang, cette vermine n'y eſt jamais ſi étroitement unie qu'elle n'en puiſſe eſtre ſeparée, par l'action de la nature, & le venin que contiennent ces ordures ne peut jamais ni dompter ni corrompre la moindre partie de cette ſubſtance balſamique dans les arteres & les veines, qu'auſſi-toſt la facilité, avec laquelle ſe penetrent les choſes qui ſont de meſme eſſence, & la liaiſon étroite qui ſe trouve entre cette partie, & le reſte de la maſſe, ne rende le progrez de cette cor-

corruption neceſſaire par tout le ſang, & que par conſequent elle ne porte ſans ceſſe avec ſoy dans le centre de la vie la cauſe d'une maladie ſans remede, & d'une mort qui eſt inevitable.

Ce ſont des êtres étrangers qu'un habile & ſçavant Medecin doit ſequeſtrer comme nuiſibles, ſans toucher à noſtre ſang ni rien diſſiper de ce treſor de la vie duquel en cet eſtat il ne peut ſouſtraire une notable partie ſans expoſer le malade. Auſſi voyons nous que la nature qui veille & travaille ſans ceſſe à noſtre conſervation, n'a pas coûtume en ces occaſions de jetter le ſang hors des veines pour le garantir de l'infection dont il eſt menacé par le mélange de cette vermine, mais que pluſtoſt elle en écarte tout le venin, & le pouſſe autant qu'elle peut au dehors, ou d'abord il ſe manifeſte par diver-

ſes

ſes ſortes de puſtules, de Bubons, d'ulceres & d'exanthemes. Deſorte que comme c'eſt de cette meſme nature & des efforts qu'elle fait, que dépend le retabliſſement de la ſanté du malade, auſſi devons nous dans l'exercice de la Medecine ſuivre ſes mouvemens, & ſeconder ſes deſſeins, & par conſequent procurer avec elle, la ſortie de cette vermine par les voyes dont elle ſe ſert ordinairement pour ſeparer ce qui eſt ſuperflu ou nuiſible à noſtre vie. C'eſt là le ſeul ſecours que l'art peut vrai ſemblablement apporter à la nature, lors que ces ſortes de maux nous arrivent, & c'eſt par ſon moyen qu'on peut dire veritablement que nos veines ſe purgent & ſe nettoyent, & que nôtre ſang ſe purifie; au lieu que la Seignée bien loin de tirer ce qui eſt corrompu épuiſeroit les vaiſſeaux du ſang qui eſt le plus pur le-

lequel comme le plus actif est toûjours sensé courir le plus viste vers l'ouverture de la veine, pendant que le venin demeure & triomphe de nostre vie. Car c'est se rendre ridicule de pretendre qu'au coup d'une lancette, tout cet amas de vermine qui circule avec le sang doive accourrir de toutes parts, à l'endroit de la Seignée sans que le sang dont il suit le mouvement y abonde en même temps, comme si cette Seignée avoit le pouvoir ou faculté sympatique d'attirer cette vermine toute seule sans mouvoir le sang, ou quelque droit absolu de commander au rang de rester dans les vaisseaux, tandis que cette vermine seroit contrainte à point nommé au moment que la veine seroit ouverte, de se rendre incessamment de toutes les parties du corps au lieu où la Seignée auroit marqué le passage.

Vous voyez donc, Madame, que non seulement le sang n'est pas corrompu dans les veines quelque multitude de vers qui s'y puisse trouver avec luy, mais encore que le secours de la Seignée ne peut estre que nuisible dans ce rencontre, puisqu'au lieu de tirer dehors cette vermine & de garantir le sang de l'infection que lui peut causer son mélange, il est constant qu'en diminuant nos forces & nostre chaleur naturelle, elle luy oste le moyen de se rétablir dans sa pureté, ainsi qu'il a coûtume de faire, lorsque l'effort & l'action de la vie ne se trouvent point interrompus par l'effort de ce pretendu remede. De sorte que bien loin que cette matiere vermineuse qui se glisse dans les vaisseaux, puisse passer pour un legitime pretexte de faire valoir la Seignée, elle doit plûtôt servir de sujet pour

pour en faire condamner l'usage entierement.

Maissans nous arrester d'avantage sur un cas si particulier, examinons un peu je vous prie, ce que presque tous les jours & en toutes maladies, on nous veut faire passer pour des signes & des marques assurées de la corruption de nostre sang. Car pour peu de reflexion que vous vouliez prendre la peine d'y faire avec moi, j'espere qu'il ne me sera pas mal aisé de vous faire connoistre l'erreur ou l'imposture de ceux, qui sur des fondemens si ridicules, ont établi jusques à cette heure la necessité de la Scignée, & introduit parmi les hommes une si pernicieuse pratique. Ils font comme les enfans qui se forment dans l'épaisseur & la confusion des nuages, des idées de toutes sortes de monstres. Ils recherchent dans la

varieté des couleurs, dans la matiere & la consistence du sang de quoy favoriser leurs pensées, flatter leur imagination, & abuser de la credulité du peuple, par l'apparence d'une corruption qui n'existe que dans la fantaisie de ceux qui la croient. De ce que cette substance balsamique au sortir de la veine n'est pas toûjours d'une couleur rouge ou vermeille, & que quelquefois elle est accompagnée de blanc, d'obscur, de verd ou de jaune, ils veulent faire croire qu'elle degenere en pourriture, & mesurent la grandeur de cette putrefaction, suivant que la couleur leur semble plus ou moins éloignée de ce qu'ils estiment la plus naturelle. Ils font le mesme jugement à l'égard de sa consistence ; car suivant qu'ils la trouvent plus ou moins épaisse, grasse, gluante, ou fluide, que

ſes parties leur paroiſſent unies & adherantes, & plus ou moins fibreuſes, ils ſe figurent divers degrez de corruption, pour ſe faire valoir auprés des malades & authoriſer l'evacuation de leurs veines.

Mais ils devroient prendre garde que tous ſes changemens ſont des efforts ordinaires de la vie, qui travaillant à la preparation de l'aliment, & à la fabrique du ſang peut faire paroiſtre de temps en temps cette varieté dans nos veines, ſans que pour cela il y ait lieu d'aſſûrer qu'aucune partie de noſtre ſang ſe corrompe. Car ſuivant la quantité, la nature & les proprietez des viandes, le temps qu'il y a qu'elles ſont digerées, la reſiſtance qu'elles font dans leur reduction, & que leur ſemence & leur vie moyenne perſeverent aprés la diſtribution de leur ſubſtan-

ſtance, il eſt certain que la maſſe du ſang à laquelle la nature les unit dans noſtre cœur, en doit paroiſtre diverſement affectée, & que par conſequent elle en peut recevoir toutes les qualitez qu'on nous dit eſtre des témoignages aſſurez de la putrefaction, & de la diſſolution de ſon eſtre. L'experience nous fait voir cela dans le lait, le ſang, & la chair des animaux qui conſervent l'odeur, le gouſt, la couleur & les proprietez des choſes qui leur ont eſté donnez pour nourriture. D'ailleurs comme tous les eſtomacs ne ſont pas dans un meſme degré de bonté, & qu'ils ont preſque tous leurs digeſtions differentes, auſſi arrive-t-il tres-ſouvent que l'aliment étant dans les uns pluſtoſt converti en chyle que dans les autres, cette digeſtion prompte & facile fait qu'en peu d'heures, ce ſuc alimen-
taire

taire, ayant passé tout-à-fait vers le cœur, circule d'abord avec le sang, & acquiert par cette union, & par l'exactitude de ce mélange la forme, la couleur, & toutes les autres qualitez que requiert la nature pour la perfection du sang dans les veines, au lieu que dans d'autres personnes cela se fait beaucoup plus tard, à cause que l'estomac, employant plus de temps pour accomplir ce qui est de sa fonction sur les viandes qu'il peut avoir reçûes, cette digestion qui se rencontre plus lente & moins heureuse ne fournit que beaucoup d'heures aprés le repas toute la quantité de chyle qui se peut faire de l'aliment qu'on a pris: De sorte que suivant que ce chyle est plustost ou plus tard porté dans les veines, & que sa quantité se trouve, ou plus ou moins proportionnée à celle du

ſang avec lequel il ſe méle, la blancheur qui l'accompagne & les autres couleurs qui dépendent d'elle & procedent de ſon mélange, peuvent avoir déja ceſſé, ou perſeverer encore dans ces vaiſſeaux au temps que l'on entreprend la Seignée, & par conſequent ſelon que l'un ou l'autre de ſes deux cas arrivent, elles peuvent donner lieu à cette varieté de couleurs, que l'on remarque alors dans le ſang, & qu'on nous dit étre des ſignes ou des effets de la corruption à laquelle on s'imagine que ſa ſubſtance eſt ſujette. Nous pouvons dire la meſme choſe à l'égard de ſa fluidité, & de ſon épaiſſeur, leſquelles dépendent le plus ſouvent de la conſiſtence de nos alimens; car ſuivant qu'ils ſont ou plus ou moins liquides, & que nous les prenons en plus grande ou moindre quantité, ils doi-

doivent produire plus ou moins d'humidité dans les veines & rendre par consequent le sang, épais ou fluide, sans qu'on puisse de tout cela induire aucune chose qui établisse dans luy cette pretenduë corruption dont on l'accuse. De plus il est tres-certain, que selon ou que l'acide prevaut ou que l'alkali domine en ce qui nous sert de nourriture, le chyle & le sang peuvent paroistre de diverses couleurs, & recevoir toutes ces impressions differentes, qu'on nous veut faire passer pour des marques certaines de putrefaction. Car l'experience nous fait voir que si l'on verse une liqueur acide sur du lait, il perd d'abord toute la blancheur, il devient rouge, & il prend la couleur & la forme de nostre sang; & qu'au contraire si l'on méle avec le sang quelque sel lexivial, ou alkali dissou,

de rouge qu'il eſt, il devient blanc comme du lait. De ſorte que comme tous ſes changemens de couleur & de conſiſtence dans noſtre ſang peuvent proceder de cauſes differentes, & par des voyes entierement éloignées, de toute corruption, c'eſt ſans raiſon que l'on prétend ſur toutes ces apparences fonder l'exiſtence de cette pretendue pourriture dont on ſuppoſe que le ſang eſt ſuſceptible, & qu'on veut ſur ce fondement établir l'uſage de la Seignée.

Que ſi à tout cela vous ajoûtez les differens effets que l'air produit dans le ſang, ſoit qu'il ſe meſle avec lui dans les veines, où qu'il agiſſe ſur lui, & le penetre lors qu'il en eſt dehors, vous jugerez facilement que tout ce que l'imagination de nos Praticiens ſe figure eſt moins un indice de la cor-

corruption de nostre sang qu'une preuve de la preoccupation de leurs esprits ; car encore que le sang lors qu'il entre de la veine cave dans le cœur soit ordinairement d'un rouge obscur, & qui tire sur le noir, toutefois il est constant qu'il n'a pas plûtost passé du ventricule droit de ce viscere dans l'artere veineuse, que par le mélange de l'air qu'il trouve dans le poulmon, & qui s'insinuë dans tous ses pores, il acquiert cette couleur vive, vermeille, & éclatante qui fait la difference du sang arteriel d'avec celui de nos veines : de sorte qu'estant en suite receu dans le ventricule gauche du cœur, & poussé dans le tronc de la orte, avec cette vive couleur, il la porte par tout avec soi & la conserve dans les arteres, tant que les parties de l'air desquelles ses pores se trouvent remplis,

le maintient dans lui, & ne se separent point de sa substance; mais aussi-tost que ce sang, ou par un effet de sa chaleur, ou de l'impetuosité de son mouvement, ou par la dissipation qui se fait incessamment de ses parties dans toute l'habitude du corps, il a donné lieu à la transpiration de cet air, ses pores se ferment, sa masse s'épaissit, & de vermeil qu'il estoit il passe par divers degrez de rougeur, & contracte enfin cette couleur noirastre, qu'on nous dit estre une marque de combustion. Mais bien-tost aprés sa premiere couleur, son lustre & sa subtilité se rétablissent, en ce que par la continuation de son mouvement circulaire ayant atteint dérechef l'entrée du cœur & de la veine pulmonaire, il retrouve un nouvel air dans le poulmon par le mélange duquel il acquiert le mesme

éclat & la mesme vivacité qu'il avoit auparavant, si bien qu'en moins d'une heure de temps il quitte & réprend sa couleur & change d'estat & de consistence dans nostre corps, sans que pour cela il puisse estre raisonnablement soupçonné d'aucune espece de pourriture.

Ces changemens qui arrivent dans nostre sang pour le moins vingt cinq ou trente fois le jour, par ce mélange ou cette separation de l'air ne passeront dans vostre esprit que pour des effets ordinaires de la nature, si vous voulez prendre la peine de considerer que toutes les autres liqueurs se presentent à tous momens à nos yeux, sous autant de differentes couleurs qu'elles sont differemment penetrées de l'air, & que plus ou moins, elles reçoivent ou qu'elles reflechissent la lumiere, & si à cette con-

ſideration, vous joignez ce que l'experience vous peut faire voir dans le ſang meſme lors qu'il eſt hors de la veine, je ne croi pas qu'il vous puiſſe reſter aucun doute ſur ce ſujet. Car quelque noir & groſſier que vous paroiſſe le ſang dans le vaiſſeau, où il eſt receu, ſa ſuperficie n'a pas pluſtoſt ſouffert l'action de l'air qui l'environne, qu'elle prend une couleur claire & vermeille; que ſi vous faites lever cette ſuperficie avec un couteau, l'air qui agira d'abord ſur le ſang qui eſt deſſous en fera naiſtre une autre de la meſme couleur, laquelle eſtant en ſuite levée vous verrez que peu de temps aprés il en paroiſtra une ſemblable, & continuant de la ſorte juſques au fond du plat vous trouverez que tout le ſang par le mélange de l'air, auquel vous aurez donné ainſi paſſage, aura acquis la couleur que doit

avoir celuy qu'on estime le meilleur. En un mot c'est une chose commune & que le vulgaire n'ignore pas, qu'à force d'agiter & de mouvoir le sang lors qu'il est hors de la veine on lui donne la couleur, à cause que les parties de l'air s'insinuent dans ses pores par cette agitation & ce mouvement. De sorte que si à toutes ces considerations, vous ajoutez encore les divers troubles & les alterations que peuvent causer dans nôtre sang les passions differentes dont quelquefois nostre ame est surprise lors qu'on nous ouvre la veine, vous trouverez que tout le sang qu'on nous ôte & qu'on dérobe à nôtre vie par cette operation, peut bien avoir toutes les apparences, qu'on nous dit estre des signes de corruption, sans que pourtant il y ait aucune partie de la substance gastée.

Nous pouvons nous ſervir de la Seignée pour prouver cette verité contre elle meſme, car je mets en fait comme une choſe éprouvée que ſi l'on choiſit trente perſonnes les plus ſaines & les plus robuſtes qui ſoient au monde, & qu'à une meſme heure on leur ouvre à tous la meſme veine, l'experience vous fera voir qu'il n'y en aura pas une, dont le ſang ne ſoit different des autres, en conſiſtence, en couleur & en toutes les autres qualitez qu'on nous fait paſſer pour des marques de pureté, ou des ſignes certains de pourriture. Lun vous paroiſtra en forme dégelée, obſcure, noire, verdâtre, ou de diverſes couleurs; l'autre vous ſemblera ou acqueux, ou gluant, ou d'une conſiſtance moyenne. Celuy-cy rougira au fond du plat, ou à la ſuperficie; & celuy-là ſera com-

me divisé par étages ou verds, ou rouges, ou de plusieurs couleurs mélez. Vous verrez sur quelques-uns que l'eau nagera toute claire, ou verte, ou jaune, ou blanchastre; & que dans d'autres cette eau sera ou toute enclose dans le sang, ou en partie dedans & dehors, il s'en trouvera qui seront tous couverts de taches, & d'autres qui seront d'un rouge ou pâle, ou enfoncé, & tirant sur le noir. Enfin dans un si grand nombre de personnes également saines, vous aurez peine à en trouver deux dont le sang soit tout-à-fait semblable, ou qui ne contient en soy quelques-unes de ces pretendués marques de corruption, quoy que la bonne disposition des sujets, dont on l'aura tiré vous doit assez convaincre de sa parfaite bonté.

Cependant il arrive souvent

que d'une perſonne extrêmement malade on tire du ſang par la veine, lequel eſt beaucoup plus clair, plus beau & plus vermeil que lors qu'elle eſtoit dans une pleine ſanté, ce qui fait connoiſtre, que non-ſeulement ce qu'on nous dit eſtre le témoignage de putrefaction, n'eſt en effet qu'une pure illuſion, dont on ſe ſert pour tromper les ſens, abuſer les eſprits & prevenir l'imagination des malades; mais encore que tous les jugemens que l'on fait de noſtre ſang ſont autant faux que ridicules & qu'ils ne ſont à vray dire que des moyens dont on ſe ſert, pour ſe prevaloir de la foibleſſe des hommes & pour ériger une charlatannerie manifeſte en une doctrine myſterieuſe.

Par ces artifices trompeurs,
Qu'accompagnent mille impoſtures,

Ils authorisent leurs erreurs,
Et font valoir par tout leurs inutiles cures,
Suivant qu'ils forment leurs desseins,
Ils nous font malades ou sains,
Où leur pratique nous opprime.
Et quand il nous ont dépechez,
Si la terre couvre leur crime,
Le sang bien qu'innocent excuse leurs pechez.

Il leur fournit à tous momens,
Dans ce qui le diversifie,
De quoy former des jugemens,
Qu'embrasse à son malheur le peuple qui s'y fie,
De ses differentes couleurs,
Ils font dépendre nos douleurs,
Et l'origine de nos peines,
Et ne pouvant nous secourir,
Ils foüillent jusques dans nos veines
Pour se faire estimer en nous faisant mourir.

Par noſtre ſang extravené,
Ils ſe vantent de nous apprendre,
Sous quel aſpect le corps eſt né,
Et les biens & les maux que nous devons attendre.
Quels ſont tous nos temperamens,
Et lequel des quatre elemens,
Domine dans chaque perſonne,
Et parmi ſes ſubtilitez,
Le remede qu'on nous ordonne,
N'augmente bien ſouvent que nos infirmitez.

Si ſur des principes ſi faux,
Ils deſirent qu'un flegmatique,
Soit crû d'un temperamment chaud,
Ou qu'un homme ſanguin ſoit un melancolique,
L'humeur obéït à la voix,
De celuy qui en fait le choix,
Le ſang en fournit l'apparence,
Et ce que ſa corruption

A fait naistre dans sa substance,
Leur sert pour établir toute leur fiction.

L'un sur le jugement qu'il fait,
Afin de nous paroistre habile,
Montrant ce qu'il dit par effet,
Donne à nos excremens la couleur de la bile,
L'autre que l'on consulte à part,
Pour mieux faire valoir son art,
Donnant une autre medecine,
Fait voir en purgeant l'intestin,
Que le soir le flegme domine,
En celuy que la bile étouffoit le matin.

Ainsi dans la masse du sang,
Ils trouvent à leur fantaisie,
Ce qui fait nos corps languissans,
Et la source des maux dont nostre ame est saisie,
L'humeur qu'il leur plaist de choisir,

Toûjours conforme à leur desir,
Suit la drogue qui la fait naistre,
Ils se joüent de nostre peau,
Et comme ils veulent, font paroistre,
Ce suc qui degenere, & nous met au tombeau,

De sorte que l'on peut dire avec verité que tous les jugemens que l'on fait & les inductions que l'on tire de diverses apparences du sang, ne sont que des inventions & des subtilitez dangereuses qui s'estant introduites en Medecine, sans aucune raison, ne servent qu'à entretenir l'erreur, abuser le peuple, & rendre cette profession ridicule. Car enfin, Madame, quelle sorte de vray-semblance peut-on trouver en cette putrefaction que l'on s'est imaginée dans nostre sang lors qu'il fait encore partie de nous mes-

me, s'il estoit vray, comme on le dit, que cette liqueur balsamique fut capable de se corrompre pendant qu'elle circule, dans les arteres & les veines, ne m'avouerez vous pas, que comme entre toutes les maladies ausquelles nostre nature est sujette, il n'y en a point qui produise une infection plus grande, ny qui donne des marques plus sensibles de malignité, & de putrefaction que la peste? Aussi ce devroit estre lors que nous sommes atteints de ce mal, que nous aurions à craindre, qu'il ne se formast quelque corruption dans nostre sang. De maniere que si le soupçon que l'on a de quelque pourriture engendrée dans nos veines, peut authoriser l'usage de la Seignée, il est constant qu'il le devroit faire en cette maladie, plus qu'en nulle autre. Cependant c'est une maxime receuë &

que la raiſon & l'experience confirment que dans cette occurrence il n'eſt pas loiſible d'ouvrir la veine, & qu'on ne le peut faire ſans temerité & ſans jetter le malade dans un extréme peril, & comme cette eſpece d'evacuation eſt en ce cas autant oppoſée à l'intention de la nature que pernicieuſe à la vie ; auſſi ne ſe trouve-t-il pas un autheur entre ceux qu'on nous dit avoir réüſſi dans cette cruelle maladie, qui ne condamne l'uſage de cet infame remede. D'où nous devons conclure, ou que la corruption que l'on ſuppoſe dans le ſang n'eſt pas une indication certaine ni un pretexte vallable pour rendre la Seignée neceſſaire, ou bien que le ſang effectivement ne ſe gaſte pas dans la peſte, & que par conſequent il ne ſe peut corrompre en quelque maladie que ce puiſſe eſtre.

En effet s'il estoit vrai que le sang se corrompist en cette maladie, les atteintes en seroient également funestes à tous les hommes, d'autant que chacun porteroit dans ses veines la cause d'une mort qui seroit inévitable. Car quelque petite que fust cette partie du sang, que la malignité du mal auroit une fois corrompu, comme elle ne pourroit plus jamais revenir de mort en vie, aussi devroit-elle necessairement infecter & corrompre tout le reste de la masse. Or nous voyons tous les jours qu'il y a beaucoup de personnes qui échappent de la peste quoy que ce sang que l'on suppose devoir estre corrompu, soit demeuré tout entier dans les arteres & les veines. Il s'ensuit donc que veritablement il n'estoit pas gasté dans le corps du malade, quelque alteration qu'y puisse avoir

causé la violence du mal de cette contagion.

Nous pouvons dire la mesme chose de la pleuresie ; car bien que dans cette sorte de maladie, laquelle sans doute est une des plus pressantes & des plus cruelles, qui nous puisse attaquer, ce que l'on tire de la veine, semble plustôt quelque espece de sanie, ou quelque matiere écoulée d'un abcés, que du veritable sang : il est pourtant certain, que parmi tant de marques apparentes de corruption, ce sang ne laisse pas de conserver dans les veines toute sa vertu & proprieté balsamique, & que sa substance ne se corrompt aucunement. Le danger où nous jette ordinairement la Seignée dans cette maladie, & la facilité qu'il y a de la guerir sans son usage, nous font voir clairement que quelque gâté que le sang nous

y paroisse, toutes ces apparences ne sont en effet que des alterations que fait naistre la qualité du mal, & lesquelles se dissipant toûjours avec le mal, ne peuvent servir pour authoriser la Seignée. Pour preuve de cette verité, que de trente personnes également atteintes de pleuresie, on en traite dix par la pratique ordinaire en évacuant leur sang, je me vante avec l'ayde de Dieu, de guerir parfaitement les vingt autres, sans qu'il leur en couste une seule goute de sang ; & je soustiens qu'aprés leur guerison, ce sang que j'auray conservé sera plus pur que celui des autres qu'on aura mis à l'épreuve de la Seignée. Ce sang, dis-je, se trouvera parfaitement rectifié, remis en son premier état, & aussi clair & vermeil que si la personne n'avoit jamais esté malade. Ce qui est bien dif-

fe-

ferent de ceux qui ont échappez par hazard, pluſtoſt par la force de la nature & leur bonne conſtitution que par l'uſage de la Seignée, à qui il reſte pendant toute leur vie des maux bien plus dangereux que la pluresie meſme, & que de dix bien ſouvent il n'en rechappe qu'un.

Le meſme effet arrive dans les fiévres que l'on guerit plus facilement ſans ſeigner, & lors que ceux qui en eſtoient malades ont recouvert leur ſanté ſans l'uſage de ce pretendu remede, leur ſang ſe trouve auſſi purifié qu'il pouvoit eſtre avant la fiévre. Ce qui juſtifie pleinement que le ſang n'eſt point corrompu, dans toutes les maladies, & que la pourriture qu'on s'eſt figurée dans nos veines, n'eſt qu'une ſuppoſition qu'on a inventée, pour ſervir de pretexte aux ho-

mi-

micides, que font impunement ceux qui s'attachent à cette pernicieuse pratique, car il est constant que ce qui est une fois corrompu dans nostre corps ne peut plus jamais rentrer en grace ny estre admis dérechef dans la societé de la vie; d'autant que la corruption ne se fait dans nous, qu'à cause que toutes les dispositions vitales se separent de quelque partie de nous mesmes, & supposent par consequent, la privation de la vie, & la mort de la chose corrompuë. Or nous voyons que dans toutes ces maladies, le sang quelque troublé qu'il soit & quelque corrompu qu'il paroisse rentre en grace facilement, & qu'il réprend la couleur & la vivacité qui lui est naturelle, aussi-tost que le mal a cessé: de même que quand un muid de bon vin a esté troublé en le remuant, si-tost qu'il est re-

posé reprend sa couleur & sa bonté. Et par consequent il n'est pas vrai semblable, que le sang puisse avoir esté corrompu ny atteint d'aucune espece de pourriture. Si donc il est vray que nostre sang ne se gaste point dans toutes ces maladies, qui sont apparemment celles où il devroit plustost se corrompre, n'ay je pas raison de soustenir qu'il ne se gaste jamais? Si dis-je, parmi la fureur, la malignité & l'infection de tous ces maux il ne se trouve pas corrompu, qu'elle vrai semblance y a-t-il qu'il le puisse jamais devenir.

Pour ce qui est de ces divers degrez de corruption que quelques uns se sont figurez pour nous la persuader sous quelque modification, vous jugez bien, par ce que je viens de dire, que ce ne sont que des détours & des moyens subtiles dont on ne s'est avisé que

pour

pour mieux surprendre nos esprits & éluder les raisons qui nous doivent faire paroistre toutes ces suppositions ridicules. Aussi est-il tres facile de faire voir que toutes ces choses établissent moins l'existence de cette pretenduë pourriture dans le sang qu'elles n'en découvrent la nullité. Ce sont de vaines ressources, que l'imposture trouve dans la subtilité de ceux qui l'appuyent; & toutes ces distinctions que l'on nous fait entre la putrefaction qui se forme & celle qui est déja formée; entre celle qui est en acte & celle qui n'est encore qu'en puissance, & entre la disposition que l'on s'imagine avoir le sang à se corrompre & la corruption effective, n'ont aucun fondement raisonnable, qui puisse donner lieu de soupçonner que le sang contracte dans les veines pendant que nous vivons aucune qualité qui

puisse donner lieu ny servir de legitime pretexte à la Seignée. Car s'il est vray comme je croy vous l'avoir suffisamment fait connoitre, que nostre sang soit exempt de toute putrefaction actuelle tant qu'il sert de vehicule à la vie, & qu'il circule dans les arteres & les veines, on ne peut ce me semble sans absurdité supposer dans luy cette disposition corrûptive que comme un mouvement sans terme & une puissance sans acte, & par consequent une chose purement imaginaire.

De quelque maniere qu'on se puisse figurer cette espece de corruption & en quelque degré qu'on se la represente, les indices que l'on nous donne de son existence n'estant fondées que sur la varieté des couleurs, & la diverse consistence de nostre sang, lors qu'il n'est plus dans nos veines, nous font

font assez connoître par leur fausseté, que ce que l'on pretend établir, sur ces sortes de signes ne peut pas estre veritable, puis qu'il n'a pour preuve & pour fondement de son estre, que des indications incertaines, & des marques équivoques, qui ne sont jamais accompagnées de l'effet qu'on prétend qu'elles denotent. Car puisque tous ces pretendus signes de pourriture, ne perseverent dans nostre sang qu'en tant que dure l'impression du mal qui les fait naistre, & que tous les jours nous les voyons disparoistre sans le secours de la Seignée, il faut de necessité conclure, ou que tous ces signes ne nous indiquent rien moins que la putrefaction du sang, ou que de la façon que l'on se l'imagine elle ne doit aucunement établir la necessité de se servir de cet infame remede.

Et certes comme toute corruption suppose necessairement l'action d'un agent corrompant sur un sujet corruptible quelle que soit cette pourriture, qu'on dit estre dans nostre sang, nous ne sçaurions la concevoir, que nous ne nous representions ou quelque portion de la substance du sang déja corrompuë, ou quelque ferment étrange dont l'action tende necessairement à la corrompre: Or il est certain qu'en admettant la premiere de ces deux choses, on établit dans le corps la destruction du sang & de la vie sans ressource, & que par consequent on rend inutile l'usage de la Seignée, parce qu'en ce cas il n'est plus temps de prevenir le mal qui est fait, & on ne peut plus empecher quelque evacuation de sang que l'on fasse, que cette partie déja morte, & corrompuë par la necessité de son action,

action, ne corrompe & ne mortifie tout le reste de la masse. Le sang estant comme il est dans un continuel mouvement, & circulant sans cesse dans les veines, il faudroit que cette portion de sa substance, que l'on supposeroit corrompuë, suivit l'impression que luy donneroit toute la masse, dont elle feroit partie, & qu'elle passat à toutes les heures du jour par les cavitez ou ventricules du cœur, & par consequent elle auroit occupé toutes les parties nobles, avant que l'on eust eu le temps & trouvé le moyen de la pouvoir separer du sang, parce que dans ce perpetuel mouvement comme il seroit impossible de luy pouvoir prescrire ny assigner un lieu fixe, où l'on pust l'attaquer & luy procurer une sortie, ce seroit sans doute estre aussi ridicule de tenter cet effet par la Seignée, que

ſi pour oſter un moucheron qui ſeroit tombé dans un verre plein de vin, on verſoit le vin & le moucheron tout enſemble. Car quand on auroit tiré les trois quarts de ſang & davantage (ce que l'on ne pourroit pas faire ſans jetter le malade dans un extrême danger) il eſt certain que toute cette evacuation ne pourroit pas empécher, qu'il ne reſtât encore aſſez de cette pretenduë pourriture dans le corps pour achever de perdre & de corrompre le peu, qu'on auroit laiſſé de la ſubſtance du ſang dans les arteres & les veines. De ſorte que cette impoſſibilité qu'il y auroit de remédier par la Seignée à cette corruption, & la facilité avec laquelle nous voyons tous les jours que ſe gueriſſent la plûpart de ceux qui en portent les marques dans leur ſang, nous doivent perſuader que tout

ce

ce qu'on nous dit à ce sujet, n'est qu'une fiction, dont on se sert pour tromper l'imagination des malades, & rendre excusables les funestes effets, que produit ordinairement la temerité de ceux qui exposent nostre vie à l'épreuve d'une évacuation si dangereuse.

Que si ce que l'on entend par cette pretenduë corruption, n'a pour fondement de son existence, que quelque chose qui le trouble & le fermente, & dont l'action ne soit pas encore determinée par aucune pourriture actuelle: Il est constant qu'en cét état le sang ne peut pas estre sensé corrompu, ni rendre par aucune disposition vitieuse l'usage de la Seignée necessaire; car en ce cas comme il ne se trouve encore aucun signe de cette corruption qui ne soit équivoque, & que cette disposition à se corrompre qu'on nous figure

ainſi dans le ſang, arrive tous les jours à une infinité de perſonnes ſans qu'elle ſoit ſuivie d'aucune pourriture, auſſi ne peut-on pas aſſûrer qu'entre toutes ſes apparences, il y en ait une ſeule qui puiſſe paſſer pour marque certaine d'aucune putrefaction qui ſe forme ou ſe doive former dans noſtre ſang, outre qu'à bien conſiderer la choſe, toutes ces fermentations ne naiſſent, ni ne ſubſiſtent pas dans la ſubſtance du ſang, mais ſeulement dans l'humeur, ou dans la ſeroſité qui lui ſert de vehicule: & par conſequent ſi la Seignée eſtoit capable de ſoulager la nature en ce rencontre, ce ne pourroit pas eſtre par l'évacuation du ſang; mais par la ſeparation de l'humeur qui l'accompagne, que cette diſpoſition nouvellement ſurvenuë pourroit rendre odieuſe à noſtre vie. Or on ne peut pas rai-

raisonnablement soûtenir, que cette separation se doive ni se puisse faire par la Seignée d'autant qu'un effet de cette qualité dépend absolument de l'effort que la nature doit faire pour pousser en dehors ce qui lui nuit, auquel sans doute cette évacuation de sang apporteroit un obstacle invincible, par la dissipation qu'elle feroit des esprits & des forces du malade.

De plus comme le propre des fermens est d'introduire leurs formes dans les humeurs qu'ils penetrent & ausquelles ils s'unissent, s'il estoit vray qu'il y en eût quelqu'un qui se fut insinué dans le sang, & qui le dût necessairement corrompre, on ne pourroit pas détourner ni empescher l'effet de cette action qui lui seroit naturelle, ni que par consequent cette corruption n'ar-

rivaſt de quelque maniere & en quelque endroit que l'on pût entreprendre la Seignée. D'abord qu'une paſte a reçû l'impreſſion de ſon levain, ne ſeroit-ce pas un moyen, autant inutile que ridicule pour l'arreſter, que de retrancher une partie de cette paſte, puis que dans ce qui reſteroit, le levain ſe rencontrant encore, la nature trouveroit ſuffiſamment de quoy produire ſon effet & continuër ſon action? S'il y avoit quelque ferment étranger qui fut mêlé parmi le ſang, ne ſeroit-ce pas faire un vain effet que de tâcher de lé tirer dehors par la Seignée, à moins que d'épuiſer tout le ſang, puis que dans ce qui reſteroit, il y auroit encore aſſez de ce ferment pour l'achever de corrompre? N'avons-nous pas vû tres-ſouvent que ceux à qui l'on a oſté tout le ſang par l'u-

l'usage réiteré de ce pretendu remede sous pretexte d'éteindre leurs fiévres sont morts avec les mesme fievres, quoi qu'il ne leur restât que fort peu de sang? Helmont nous fournit une preuve authentique de cette verité dans la personne du Cardinal Infant, laquelle nous est confirmée par une infinité d'autres. Si bien qu'il faut admettre de deux choses l'une ou qu'il n'y a point de corruption dans le sang que la mort ne s'ensuive necessairement, ou que s'il y en a, la Seignée est incapable de l'oster, & que par consequent de quelque maniere qu'on nous represente cette corruption; elle ne peut aucunement servir de pretexte pour faire valoir ce remede.

Lors qu'il arrive, dit Galien, que la quantité de l'humeur étrangere excede celle du sang, on

doit neceſſairement s'abſtenir de la Seignée ; & elle ne peut avoir lieu, continuë ce meſme Autheur, que lors que l'humeur vitieuſe eſt ſurpaſſée par l'abondance du ſang. Car comme c'eſt dans le ſang quelque vitieux qu'il puiſſe eſtre que reſide actuellement noſtre vie, & qu'en ce cas c'eſt de luy ſeul quoy qu'imparfaitement que s'entretient & ſe nourrit dans nous cette flame ſecrete qui nous fait vivre, auſſi ne peut-on pas alors tirer ce ſang quelque imparfait qu'il puiſſe eſtre qu'on n'oſte à meſme temps à cette flâme vitale le ſeul aliment qui lui reſte, & qu'on ne jette la perſonne dans un extrême peril. Parce que dans le temps qu'on évacuë ce ſang on n'eſt pas aſſûré de pouvoir avec la meſme facilité qu'on le tire, en ſubſtituer d'autre en ſa place qui l'égale en bonté ; tous les meil-

leurs medicamens & la diete la plus rafinée ne pouvant pas fournir sur le champ les qualitez ni les dispositions necessaires pour la nature du sang, & qu'il ne les peut acquerir que par l'action de cette flâme vitale ou chaleur naturelle, qu'on auroit éteinte, ou tout à fait affoiblie par l'épuisement de ce sang qui lui servoit de nourriture. Or cela estant, il est certain que de quelque maniere que l'on nous puisse figurer cet état de corruption, auquel on nous veut faire croire que nostre sang est sujet, comme on suppose la cause dans le sang, & que naturellement cette cause qui n'a pour but que la destruction de ce sang, ne peut pas estre oisive, ni suspendre son action dans un sujet qu'on nous represente disposé à la recevoir, il faut de necessité qu'elle en attaque & détruise quel-

que partie, & qu'elle en abolisse la forme pour y établir la sienne. Si bien que le sang par ce moien doit perdre dans quelque portion de sa substance, le nom, la nature, & la qualité de sang; de mesme que le bled dans la biere, & le raisin dans le vin, cessent d'estre ce qu'ils estoient, & quittent leur premiere dénomination par le changement de leur estre: Ainsi la quantité de sang diminuant toûjours, & celle de l'humeur vitieuse qui resulteroit de sa corruption augmentant de plus en plus dans les veines, bien loin de donner lieu à la Seignée, serviroit suivant la pensée de Galien à faire connoistre l'inutilité de ce remede: D'où il nous est aisé de juger, que tout ce que ceux de sa Secte nous rapportent touchant cette corruption, est d'autant plus absurde qu'il se trouve con-

contraire à la fin qu'ils se proposent, & que ce ne peut-estre qu'un discours mal fondé, que la prevention fournit à ceux qui suivent aveuglement cette pratique.

C'est pour cette raison qu'un sçavant Medecin de nostre siecle, voulant railler agréablement, ceux de sa profession, qui osent juger de la bonté du sang par les diverses apparences qu'ils y remarquent, dit qu'ils ressemblent à ceux qui prennent du vin d'Espagne pour de l'urine, parce qu'il en a la couleur, quoy que le goût demente le jugement qu'ils en font sur le rapport de leurs yeux. Bien que le sang qui sort immediatement de l'artere, soit jaune & plus aqueux que celui qu'on tire de la veine, il ne doit pas pour cela estre estimé plus imparfait; car il est constant que ce qui circule de l'un à l'autre

vaiſſeau doit neceſſairement eſtre de meſme nature. Et l'experience nous fait voir dans la diſtillation de noſtre ſang, que de quelque couleur & conſiſtence qu'il puiſſe eſtre, il rend aprés qu'on la deſſeiché, un eſprit, une huile, & un ſel de meſme nature & qualité que celui qu'on eſtime le plus parfait. De ſorte que toutes ces diverſitez de couleurs & ces marques differens qu'on remarque dans le ſang qu'on nous oſte ſous pretexte de corruption, lors que nous ſommes malades, n'eſt pour parler avec ſincerité, qu'un effet du trouble & de l'efferveſcence qui eſt excitée dans nos veines à l'occaſion des fiévres & des autres maladies qui nous ſurviennent. L'eſprit de vie que la nature confond avec le ſang s'irrite par la preſence de ce qui fait la cauſe de nos maux, & dans l'indi-

dignation qu'il conçoit, faisant divers efforts pour chasser ce qui luy est nuisible, suscite toutes ces alterations, qui se manifestent dans luy diversement, par les couleurs, la consistence & les autres qualitez qu'on a coûtume de nous y faire observer. Mais cet esprit n'est pas plustost appaisé que ces effervescences, s'arrestent, ce trouble se dissipe, ces couleurs étrangeres disparoissent, & le sang reprenant la clarté qui luy est naturelle revient aussi pur qu'il estoit auparavant : De la mesme façon que nous voyons au printemps, que le vin se trouble dans les tonneaux, lors que la vigne fleurit & qu'il se clarifie, & reprend sa pureté lors que la fleur est passée. Mais comme ces sortes d'alterations ne se font pas tout à coup, ny d'une égale maniere dans toutes les parties du sang &

qu'il y en a quelques unes qui en reçoivent l'impreſſion plus fortement que les autres, auſſi arrive-t-il ſouvent que celui qui ſort de la veine à la premiere & à la ſeconde Seignée, paroiſt ou plus ou moins troublé ou autrement affecté que celuy qu'on en tire devant & aprés. Quoy qu'il en ſoit tous les changemens auſquels le ſang eſt ſujet dans noſtre corps, ne ſont ny des ſignes ny des effets de ſa corruption, comme on nous le veut faire croire & tout ce qu'on nous rapporte à ce ſujet n'eſt qu'une fiction & une pure impoſture dont on s'eſt adviſé pour ſurprendre les eſprits; & établir parmy le peuple credule la neceſſité de ſeigner dans toutes ſortes de maladies.

Mais, Madame, quand il ſeroit vray, ce qui ne peut pourtant pas eſtre, que noſtre

sang fût susceptible de corruption, & qu'il se put former comme l'on dit quelque putrefaction dans nos veines, l'impossibilité qu'il y auroit d'y remedier par la Seignée, vous doit faire connoistre la vanité de ce remede; & le peu de raison qu'ont eu les Medecins d'en faire un des principaux fondemens de leur pratique : Car supposé la connoissance que nous avons maintenant du mouvement circulaire de nostre sang dont la découverte est deuë entierement au bonheur de nostre siécle, il est certain que l'attraction que l'on prétend faire en dehors de ce sang pretendu corrompu ; ne peut estre qu'un moyen ridicule, dont l'usage estant directement opposé aux loix de la nature ne peut produire dans nous aucun effet qui ne soit nuisible à nostre vie.

Com-

Comme le ſang ſuivant l'ordre & la neceſſité de la circulation, ne peut ce mouvoir dans nos veines que de la circonference vers le centre & des extrêmitez de leurs branches vers leurs tronc, auſſi eſt-il conſtant que ce que l'on ſuppoſe eſtre corrompu dans ces vaiſſeaux quand meſme il ne ſeroit qu'à un demi doigt au-deſſus ou à coſté de l'endroit où l'on doit faire la Seignée, il ne pourroit jamais eſtre attiré dehors par cette playe ; car le ſang qui eſt une fois entré de l'extrémité de l'artere dans celle de la veine, court ſans ceſſe avec precipitation vers le cœur, & pour y parvenir entretient autant qu'il peut ſon mouvement à ligne droite ſans que jamais il puiſſe retrograder quelque ouverture que l'on faſſe.

Comme on ne voit point dans le
monde,
Que l'Astre qui donne le jour,
Rebrousse chemin devers l'onde,
Lors qu'il a commencé son tour.

Comme un fleuve dans sa course,
Ne repousse jamais les eaux,
Vers le lieu d'où coule sa source,
Et d'où lui viennent ses ruisseaux.

De mesme à l'égard de nos veines,
Qui portent le sang dans le corps,
Le pourpre dont elles sont pleines,
Ne refluë jamais dehors.

La nature qui veille sans cesse à la conservation de l'animal à fabriqué ces sortes de vaisseaux avec trop de prudence pour nous donner lieu de craindre que jamais un pareil accident arrive dans nostre corps: le soin qu'elle

a eu de placer par certains intervales de petites valvules dans leurs conduits, oste à nostre sang lors qu'il est une fois passé dans nos veines, toute esperance de retour qu'auparavant il n'ait repassé dans le cœur & du cœur dans la orte, & de là jusques aux extrêmitez & aux dernieres branches des arteres. Ces petits guichets sont disposez de telle sorte qu'ils s'ouvrent d'eux mesmes pour donner entrée à nostre sang vers le cœur & lui faire passage des pointes des veines vers leurs branches, & des branches vers le tronc; mais se refermant en venant du tronc vers les branches, afin d'empescher que ce sang ne retrograde vers l'endroit de la veine où il a passé. De sorte qu'il faut de necessité que d'abord qu'il est entré dans la veine il gaigne le dedans de nostre corps quelque mauvais qu'il

qu'il puisse estre. D'où il s'ensuit que la revocation que l'on prétend faire par la Seignée de ce sang prétendu gasté, ne peut avoir aucune possibilité apparente puis qu'on ne peut effectivement tirer autre chose d'une veine qu'on ouvre que ce qui est contenu depuis son extrêmité jusques à l'ouverture: si bien que hors quelque goûte qui coule d'abord, tout ce qui sort de la veine n'est proprement que le sang de l'artere dont la pointe répond à l'extrêmité de la veine qu'on a percée. C'est donc en vain que l'on recherche dans le pied & dans le bras avec tant de soin les veines qui répondent à la teste, au poulmon, au cœur, au foye, & aux autres visceres, & c'est inutilement & sans raison que l'on affecte d'ouvrir en quelques maladies, la Basilique, la Saphene, la Mediane, la Sal-

vatelle, ou la Céphalique plûtoſt que les autres pour attirer la corruption que l'on s'imagine dans les viſceres, où les branches de ces veines peuvent s'étendre. C'eſt, disje, une eſpece de temerité de vouloir par la Seignée rappeller vers la circonference du corps, ce qui a déja fait dans la veine une partie du chemin vers le centre. Puis que bien loin que cela ſe puiſſe faire par cette ſorte d'évacuation, qu'au contraire elle force la nature à tirer encore plus viſte endedans cette pretenduë pourriture qu'on dit eſtre dans les veines.

Car comme le ſang qui eſt déja parvenu au-deſſus de la Seignée ne peut plus ſortir par cette playe qu'il n'ait auparavant gagné l'extrêmité de l'artere à laquelle répond la derniere pointe de la veine qui a ſouffert l'ouverture, auſſi

aussi est-il constant que cette matiere corrompuë doit circuler avec plus de precipitation vers le cœur pour remplir le vuide, si bien qu'il est aisé de juger que bien loin que la Seignée ait la vertu de rappeller & attirer en dehors ce sang que l'on se figure estre corrompu ; elle lui donne un mouvement plus prompt qu'il n'avoit, & le fait aller avec precipitation vers le cœur, duquel la nature a un notable interest de l'éloigner pour la conservation de nostre vie. Parce que cette pretenduë pourriture s'insinuant par ce moyen dans les cavitez ouventricules de ce viscere doit necessairement infecter les esprits qu'il y rencontre, lesquels estant ensuite portez au cerveau & dans les autres parties nobles de nostre corps, doivent par leur infection jetter le trouble & le desordre dans

toutes les facultez de nostre ame.

D'ailleurs il est certain qu'il faudroit tirer plus de la moitié du sang de nostre corps, avant que ce qu'il pourroit contenir de pourriture fust parvenu à l'endroit de la veine où la Seignée auroit esté faite, & tant plus on se figureroit cette corruption proche de l'ouverture, plus il faudroit tirer de sang pour en faire l'attraction, & par consequent on ne pourroit jamais esperer d'attendre ce que l'on se propose par ce remede sans mettre le malade dans un extrême danger. Mais encore il seroit impossible que la Seignée tirast jamais d'aucune de nos entrailles ni de quelque autre partie éloignée, cette corruption imaginaire, parce qu'on ne sçauroit impunement tenter une évacuation de sang assez grande pour ex-

expulser en une seule fois tout celui qui est contenu dans toutes les arteres qui s'étendent depuis le pied ou la main jusques au cœur, & du cœur jusques au lieu, que l'imagination du Medecin assigne à cette pretenduë pourriture. De maniere que dans la distance ou l'intervalle qu'il doit y avoir d'une Seignée à l'autre, cette matiere ayant eu dérechef le temps de circuler vingt ou trente-fois par toutes les arteres & les veines, seroit encore plus difficile à tirer qu'elle n'estoit auparavant; car le sang estant disposé également par tous les vaisseaux rendroit cette évacuation entierement inutile. Outre que parmi tant de dangers qui doivent nous faire craindre l'effet de cette pratique, nous ne pourrions jamais estre assurez qu'entre une si grande quantité d'arteres, ausquelles se partage le

tronc de la orte au ſortir du cœur, celle qui accompagne la veine qu'on ouvre, deuſt eſtre expreſſement choiſie par la nature pour receuoir & porter par préference vers la veine qu'on a ouverte, le ſang qu'on dit eſtre corrompu & nuiſible à noſtre vie.

Par exemple ſi on ouvre la veine du bras dans le deſſein d'y faire venir & attirer le ſang que l'on prétend eſtre corrompu, dans la ratte, dans le foye, ou dans quelque autre partie, il faut que pour conceuoir, comme cette attraction ſe peut faire, nous nous figurions neceſſairement qu'aprés que le ſang que la veine contenoit depuis l'endroit de ſon ouverture, juſques à l'extrémité de la main où elle ſe termine, ait eſté entierement épuiſé par cette playe, l'artere qui s'étend depuis la main juſques aux clavicules, fourniſſe le ſang & les eſ-

esprits qu'elle porte, & tout ce que incessamment le cœur luy donne, pour la nourriture, le soustien, & l'animation des parties vers lesquelles ces rameaux peuvent s'étendre. Et pour empécher le vuide dont ces conduits sont menacez de ce costé là, elle y pousse avec tant de precipitation le sang spiritueux qu'elle reçoit, qu'une partie de ce que les arteres carotides qui en sont des branches détournées, ont coûtume de porter vers le cerveau, est attiré vers le bras & emporté du costé que la veine est ouverte; & le cerveau se trouvant privé du sang, & des esprits dont il a besoin, fait tout à coup naistre des symptômes fâcheux qui d'un petit mal font tres-souvent une maladie perilleuse. Mais pour cela nous ne pouvons pas nous imaginer, que ces arteres que l'on tâche de vuider par la Sei-

gnée, tirent aucune chose de tout ce que le cœur envoye au foye par la Celiaque. Comme cette artere est une branche détournée de la orte descendante, aussi n'a-t-elle rien de commun à cet égard avec l'artere Sous-claviere qui se répand dans le bras, laquelle est un rameau de l'artere descendante. Dans l'une le sang monte & dans l'autre il descend; & par consequẽt comme elles ont chacune leurs routes differentes & leurs mouvemens opposez, ce que l'on tire de l'une ne peut diminuer sur le champ ce qui doit aller à l'autre, à moins que d'épuiser le cœur dont elles tirent toutes deux en mesme temps le sang dont leurs conduits se remplissent. Parce que dans l'instant que le sang passe du costé gauche du cœur dans le tronc de la orte, il se partage vers les parties hautes & basses de nostre corps,

ſuivant la capacité des arteres qui le reçoivent. Et ainſi la peine qu'on ſe donne à épuiſer la Celiaque, en vuidant la Sous-claviere par la veine du bras eſt un effort autant ridicule qu'inutile; comme de deux ruiſſeaux qui partent d'une meſme ſource on n'en peut pas deſſeicher un en vuidant l'autre, tant qu'il y a de l'eau dans leur ſource; de meſme il eſt impoſſible tant qu'il y a du ſang dans le cœur, d'empécher que le foye à proportion n'en reçoive ſa part, quelque point que l'on prenne d'épuiſer les arteres & les veines du bras. D'autant que le ſang par ſon mouvement retourne & ſe répand par tout ſuivant la quantité qu'il en reſte, & que par ce moyen les arteres & les veines en quelque lieu qu'elles ſoient ſe trouvent en moins d'une heure toutes également remplies de ſang, & au meſ-

me état qu'elles estoient avant la Seignée, hormis que chacune en particulier porte sa part de la perte d'esprits, de sang & de vie que nostre corps a souffert par cette évacuation.

Jugez, Madame, ce que peut servir la Seignée dans nos maladies sous pretexte de cette corruption imaginaire, & s'il y a quelque espece de raison ou de vraisemblance que l'on puisse jamais attirer, vers le pied ou le bras par l'ouverture des veines ce sang qu'on dit estre pourry ou corrompu, lequel ne pourroit par cette voie que penetrer encore mieux vers le cœur, & infecter plus promptement le siege de nostre vie. De sorte que s'il estoit vrai qu'il y eust quelque pourriture dans nos veines, ce seroit une espece de perfidie que d'employer la Seignée contre cet ennemi domestique, laquelle ne pour-

pourroit servir que pour le mieux établir & l'insinuer encore plus avant dans nos entrailles.

Mais enfin quand il y auroit quelque apparence que ce sang corrompu se pust attirer dehors par la Seignée, ne seroit-ce pas encore conspirer la mort du prochain que de l'entreprendre par une voie si dangereuse? Comme le bon & le mauvais sang sont mélez & circulent ensemble, il ne se peut pas faire que la Seignée ne nous ravisse pour le moins vingt ou trente parties du plus pur & du meilleur sang que nous ayons, pour en attirer une ou deux de celuy que l'on pretend estre atteint de quelque corruption. Et l'on fait à l'égard du prochain ce qu'auroit peine de faire le plus cruel de tous les hommes qui auroit assez d'inhumanité pour ne pas craindre de donner la mort à tren-

te de ses meilleurs amis, pour avoir la satisfaction de faire perir un ou deux de ses ennemis qu'il s'imagineroit estre en leur compagnie. Sous pretexte de separer de nostre sang quelque petite portion qu'on se figure estre corrompuë, on nous oste le sang le plus pur, on nous ravit impunement le baume de nostre vie, on épuise dans nous le tresor de la nature, & l'on fait tomber nôtre corps dans une extrême foiblesse.

Il est aisé de connoistre que cette corruption qu'on affecte de nous faire observer dans le sang n'est autre chose qu'une illusion & une tromperie manifeste. Encore que le sang nous semble changer souvent de couleur & de consistence dans une mesme Seignée, ce n'est pas à dire qu'aucune de ses parties soit

soit effectivement corrompuë, ou qu'elle nous indique, ou une plus grande ou moindre inflammation que les autres ; mais c'est que l'artere dans toute la continuité se trouvant épuisée par la Seignée, le cœur pour la remplir attire puissamment de la veine cave le sang grossier, & le chyle qu'elle contient, lesquels dans la necessité pressante où la nature se trouve n'ayant pas le loisir de digerer, il est contraint de les substituer, tout crudes & imparfaits qu'ils sont à la place du sang spiritueux que cette cruelle évacuation nous dérobe. De maniere que le sang qui paroist rouge au commencement paroist souvent jaunastre dans la suite & pâlit quelque-fois sur la fin de la Seignée.

En un mot c'est une chose constante, que le sang qu'on nous

tire du bras ou du pied n'eſt proprement que le ſang du cœur & des arteres que l'on vuide, contre l'intention meſme des Auteurs dont on a reçû cette pernicieuſe pratique. Sous pretexte d'une pretenduë corruption, on nous oſte la plus pure & la meilleure partie de noſtre ſang. Ce ſang, dis-je, qui ſortant du cœur tout bouillonnant & tout rempli d'eſprits porte avec ſoy l'ame & la vie, entretient la chaleur naturelle, conſerve, augmente & rétablit les forces, maintient l'œconomie de nos entrailles, le regime de nos facultez, & les fonctions de nos organes, & qui enfin eſtant comme il eſt, le baume de la nature non-ſeulement eſt exempt de corruption, & ennemi de toute pourriture, mais encore ne la peut ſouffrir dans aucune partie de nous meſme : auſſi devons-

nous

nous estre persuadez, qu'il n'y a dans toute la pratique de la Medecine rien de plus odieux que la Seignée, rien de plus funeste ni de plus à craindre que ses effets, ni rien de moins raisonnable, que les pretextes dont on se sert pour en établir ou confirmer l'usage parmi nous. Non seulement il est impossible d'attirer en dehors par son moyen cette pretenduë pourriture; mais encore il est ou inutile ou dangereux de la rappeller d'un lieu pour la jetter dans un autre, ou ridicule de lui vouloir prescrire une route contraire, à celle que la nature lui montre & qui l'oblige de suivre la necessité de son mouvement. Et tous les discours qu'on nous fait touchant la revulsion & la derivation du sang & de l'humeur corrompuë ne sont en effet que de pures réveries, qui estant une

fois sorties de l'imagination de Galien ont esté debitées & reçûës sans aucune raison dans le monde, & ont offusqué l'esprit de ceux qui ont juré sur ses paroles, & sont préoccupez de ses erreurs.

Premierement, puis que nostre sang est toûjours dans le mouvement & dans une circulation continuelle, il ny a pas lieu de craindre que cette partie corrompuë, si elle est comme luy d'une consistence fluide puisse être retenuë dans les veines, ny demeurer en chemin pendant que la masse qui la contient precipite sa course, & circule avec rapidité par tous les endroits de nostre corps. Et par consequent c'est en vain qu'on tache par la Seignée d'en faire comme on dit la revulsion, en l'attirant de l'endroit où l'on s'imagine qu'elle doit estre; d'autant

que ne pouvant en tout cas eſtre échûë que par accident, elle ne s'y arreſte pas, & ſuit inceſſamment, le reſte du ſang qui court dans les arteres & les veines ſans que cette pretenduë corruption dont on la croit atteinte puiſſe fixer ſon mouvement ; ainſi dans cette intention quelque quantité de ſang que l'on tire de la veine, cette évacuation doit toûjours eſtre cenſée dangereuſe, ou tout à fait inutile, puis qu'elle ne peut rien operer à l'égard de cette pretenduë revulſion que la nature ne faſſe de ſoy-meſme par le mouvement circulaire qu'elle imprime dans noſtre ſang : Que ſi au contraire on ſuppoſe que cette meſme matiere ſoit fixe, ou qu'à cauſe de ſon épaiſſeur ou de ſa coagulation, elle ne puiſſe pas eſtre emportée facilement avec le ſang, il eſt certain que la revul-

ſion

ſion en eſt encore plu s vaine, d'autant que pour en faire le rappel il faut que de neceſſité, la reſolution s'en faſſe auparavant, que de fixe elle retourne en liqueur & qu'elle devienne fluide comme le reſte du ſang que l'on pretend qu'elle ſuive ; ce qui ne ſe peut pas faire par la Seignée, puis qu'elle diminuë noſtre chaleur naturelle qui eſt ſeule capable de produire cet effet.

Secondement : cette revulſion nous doit paroiſtre d'autant plus odieuſe qu'elle n'eſt fondée que ſur le hazard & qu'on ne doit pas abſolument cela promettre comme un effet infaillible & une ſuite aſſurée de la Seignée. Et cependant comme dans cette ſuppoſition on prétend que le bon ſang doit neceſſairement chaſſer le mauvais & ſucceder en ſa place, auſſi eſt-il certain que la revulſion qu'on s'ima-

magine faire du sang qu'on dit estre pourry dans les veines, au lieu de garantir les principales parties du corps de cette pourriture, seroit un moyen assuré pour s'y attirer encore davantage, & pour la faire penetrer dans nos entrailles & particulierement dans le cœur, vers lequel la nature a déterminé le mouvement du sang dans les veines. Par exemple si on prétend faire revulsion de ce qu'on se persuaderoit y avoir de sang corrompu dans le mesantere; il faut qu'on se represente qu'en excitant le mouvement du sang dans cette partie par l'épuisement de celuy du bras, cette corruption ne peut étre immediatement attirée que dans le foye où vont ce rendre les veines qui la contiennent, & que du foye elle ne peut passer que dans le cœur & les poulmons, d'où il est jetté dans la orte qui la ré-
pand

pand indifferemment dans toutes les parties du corps, si bien que quelque Seignée que l'on fasse on ne peut pas étre assuré que de tout le sang corrompu il y en ait peut-étre une goute qui passe dans l'artere du bras, ny par consequent vers la veine ouverte: d'où il s'ensuit que cette pourriture qu'on supposoit estre dans les veines du mesantere, estant ainsi portée du foye dans le cœur par cette revulsion ne feroit qu'infecter avec plus de promptitude le sang le plus pur de nostre corps & que la nature a destiné pour servir de matiere aux esprits vitaux & animaux, desquels dépendent dans nous la vie & l'activité de tous nos membres.

En troisiéme lieu c'est une chose absurde & entierement ridicule de vouloir par la Seignée prescrire un lieu de retraite au sang qui court

court incessamment dans les veines, qui par un privilege attaché à la vie qu'il contient ne reconnoist ny haut ny bas, ny temps ny lieu, ny aucune contrainte dans toute l'estenduë de nostre corps : De plus c'est une chose constante que le cœur vers lequel le sang coule avec plus de vitesse dans la Seignée qu'il ne faisoit auparavant cette ouverture de la veine, à chaque fois qu'il presse & comprime ses ventricules afin de pousser dans la Orte, le sang qu'il a reçeu de la veine cave, fait ressentir son mouvement dans tous les endroits du corps, où il y a quelques arteres perceptibles, & que l'effort & pulsation qu'il fait à chaque fistule, répond en mesme temps jusques aux extrêmitez des membres les plus reculez & aux parties les plus éloignées de nostre corps. D'où nous devons con-

conclure que le ſang ſortant à coup du ventricule gauche du cœur eſt jetté ſans diſtinction, & diſperſé également par toutes les arteres à proportion de la quantité qu'il y en a, & de ce que chacune en doit recevoir, & qu'elle en peut contenir. De ſorte que s'il y auroit de la corruption dans le ſang, bien loin que cette revulſion qu'on en prétend faire, puſt eſtre utile, ou qu'elle puſt ſervir pour tirer l'humeur & la reduire en quelque lieu particulier, elle ſeroit plûtoſt par cette conſideration, un moyen aſſuré pour la répandre generalement par tous les membres, & en communiquer l'infection à tout le corps.

Mais enfin quand il ſeroit vray que l'on pût vuider entierement le ſang de la veine & de l'artere du bras, ce qui eſt impoſſible, on ne pourroit pas empeſcher qu'im-

qu'immediatement aprés que cette évacuation auroit esté faite le sang par son mouvement circulaire, ne retournast remplir les vaisseaux, & que ce mesme sang ne remontast vers le cœur pour se répandre dans le reste des entrailles, comme il faisoit auparavant. Et ainsi quoy que l'on puisse dire, cette pretenduë revulsion inventée à plaisir ne seroit toûjours qu'un amusement & une fiction pour flater les malades de l'esperance d'un secours qui leur seroit inutile, puis que au lieu de les guerir il ne feroit que prolonger leurs maux & en rendre la cure plus difficile.

C'est donc vainement qu'en attribuant à la Seignée des effets si fascheux, on s'efforce d'en faire valoir l'usage, puis-qu'ils ne peuvent servir qu'à faire encore mieux connoistre le défaut, l'incertitu-

de, & l'inutilité de ce remede. En un mot tout ce qu'on nous dit touchant la revulſion & la dérivation du ſang dans les veines, n'eſtant établi ſur aucune apparence de raiſon, il eſt vray de dire que toutes ces choſes n'ont eſté imaginées, que pour excuſer la temerité que l'on a de déchirer nos veines dés la moindre indiſpoſition qui nous arrive. Noſtre ſang ne ſe gaſte & ne ſe corrompt jamais tant qu'il eſt renfermé dans les veines, & par conſequent comme il n'y a rien à craindre de ſa part, il n'y a rien auſſi qui en puiſſe rendre l'évacuation neceſſaire. Que s'il ſe trouve quelquefois mêlé de quelque matiere étrangere, Dieu a fait à noſtre corps des émonctoires, & a rendu nos membres tranſpirales, afin de pouvoir expulſer ces ſortes d'excremens ſans qu'il ſoit beſoin

de leur procurer de nouvelles sorties par la Seignée.

Ainsi, Madame, vous voyez bien que tous ces pretextes, ausquels peuvent avoir donné lieu la pourriture & la malignité qu'on s'est imaginée dans le sang, nous font plustôt connoistre le peu de raison qu'on a de se servir de la Seignée, qu'ils ne nous persuadent la necessité de son usage : il ne me reste donc plus maintenant, pour vous faire paroistre la vanité de ce pretendu remede qu'à vous prouver que ce que l'on se represente dans nos veines sous le nom de Plethore ou de surabondance de sang, n'estant rien moins que ce que l'on s'imagine, n'a pû fournir d'occasion, ni servir de sujet legitime pour exposer nôtre corps à l'épreuve d'une si cruelle pratique. Les diverses effervescences qui sont excitées dans nos veines

par

par quelques fermens étrangers, & qui rarefiant noſtre ſang font enfler & étendre les vaiſſeaux qui le contiennent, ont donné lieu aux Medecins, d'impoſer à leurs malades leur faiſant croire que la nature excede dans la generation de ce nectar de leur vie, & que cette ſuperfluité de ſang, d'eſprits & de forces comme nuiſible à leur ſanté doit eſtre neceſſairement retranchée par la Seignée, leur préoccupation leur fait prendre l'apparence pour l'effet, & comme Ixion dans la fable embraſſant pour quelque choſe de réelle les idées que leurs paſſions & leurs prejugez ont fait naiſtre, ils reçoivent & font paſſer pour une augmentation de ſubſtance, ce qui n'eſt abſolument qu'une pure dilatation des parties qui la compoſent.

L'experience vous a ſans doute

appris ce qu'une petite portion de levain peut operer ſur une grande maſſe, les effets que ſon mélange produit dans la fabrique du pain, du vin, de la bierre, & de cent autres choſes, que l'art & la nature nous fourniſſent tous les jours pour le beſoin ou la commodité de la vie, nous font ſenſiblement connoiſtre que lors qu'il s'eſt une fois inſinué dans un ſujet qu'il trouve ſuſceptible de ſon impreſſion, il ne ceſſe plus d'agir qu'il ne l'ait entierement converti en ſa propre nature, ou que la reſiſtance qu'il y rencontre, ou la durée & la violence de ſon action n'ayent épuiſé toutes ſes forces, il penetre d'abord & s'inſinuë juſques au centre de la nature, il embraſſe juſques aux moindres atomes, il les chauffe en toutes ſes parties, & par diverſes ebullitions qu'il excite, la dilatte, & fait en-

fler de telle maniere que ce qui eſtoit enclos & reſſerré dans un petit eſpace, a peine enſuite à trouver des limites qui le puiſſent contenir dans un vaſe beaucoup plus grand. Vous avez pû remarquer dans nos petits Eſſais, que vous avez quelque-fois voulu honorer de voſtre preſence, la chaleur & le tumulte qu'excite l'eſprit de vin ſur un peu d'huile de vitriol & de ſouffre, ou quelques gouttes d'eau forte ſur de la Limaille d'Acier; en un mot vous avez vû l'efferveſcence que cauſe le conflict d'un Alkali & d'un Acide, qui ſe rencontrent en quelque petite quantité que puiſſent courrir ces deux choſes oppoſées: vous ſçavez comme elles s'enflent, s'échauffent, & ſe rarefient, & comme dans leur conflict les flatuoſitez qu'elles pouſſent, crevent ſouvent le vaiſſeau qui les renferme, quel-

quelque ſpacieux qu'il puiſſe eſtre.

Repreſentez-vous donc, s'il vous plaiſt, que dans la neceſſité où nous ſommes d'entretenir noſtre vie par l'uſage d'une infinité de choſes que nous devons convertir en aliment, il ne ſe peut pas faire qu'il ne s'en trouve ſouvent quelqu'une qui ne reſiſte à nos digeſtions, il arrive auſſi quelquefois que la nature errant dans ſes fonctions, ce qui doit paſſer en nourriture, bien loin de recevoir dans nos entrailles les diſpoſitions requiſes à cét effet, contracte des qualitez rebelles, qui encore qu'elles naiſſent, & qu'elles ſe forment dans nous, ne laiſſent pas d'eſtre contraires aux intentions de la vie. Conſiderez enfin que tous les eſtres qui nous environnent, & qui peuvent ou toucher ou penetrer nos corps, peu-

vent aussi porter ou faire naistre diverses alterations dans nous-mesmes : de sorte que soit par le défaut qui se trouve dans l'aliment, soit par la foiblesse de nos facultez, ou soit par la malignité, & l'intemperie des choses qui frappent & penetrent nos sens, il s'engendre dans nostre corps des agrimoines ou des aigreurs fâcheuses, qui sont autant de fermens étrangers, qui troublent le repos de nostre vie ; car encore que le sang dans sa nature precise, à cause de sa salure parfaite & balsamique, soit en quelque façon exempt de leurs impressions, toutesfois comme il n'en est pas de mesme à l'égard de l'eau de la Lymphe, ou de la serosité qui porte, dissout, & fait couler ce pourpre vital dans nos veines, aussi arrive-t-il quelquesfois que ces sortes de fermens s'insinuant dans

dans le vehicule du sang en altere peu à peu toute la masse: de maniere qu'il se fait en moins de rien par la fermentation qui est excitée dans les vaisseaux des effervescences & des ébullitions extraordinaires, la chaleur s'augmente dans le sang, ses parties s'agitent & se meuvent impetueusement, sa substance s'étend & se dilate, & tout ce qui fait corps s'enfle & se rarefie de telle sorte qu'à peine peut-il estre contenu dans la capacité des vaisseaux qui l'enferment. Ce n'est pas pour cela qu'il y ait plus de sang dans les veines qu'il n'y en avoit; mais c'est que par le moyen de cette fermentation, cette humeur se subtilisant davantage, il faut de necessité qu'elle occupe beaucoup plus d'espace qu'elle ne faisoit auparavant. Ainsi quelque tenduës que nous paroissent nos veines

nous n'en pouvons pas induire qu'elles souffrent aucune surabondance de sang, ni conclure que dans cet état où elles sont, il y ait dans leurs conduits aucune indication de Plethore.

Or il est certain que parmi toutes ces apparences de plenitude, la Seignée ne nous est pas seulement inutile mais qu'elle est encore extrêmement dangereuse; car comme dans ces sortes d'effervescences qui font ainsi enfler & grossir toutes nos veines, il s'exhale & se dissipe sans cesse beaucoup de sang, aussi semble-t-il estre quelque espece de temerité de vouloir ajoûter à cette perte, celle que nous peut causer la Seignée, puis que l'état & la disposition où nous sommes alors défend plustost cette sorte d'évacuation qu'elle n'indique la necessité de son usage. En effet quelque quantité de sang

que l'on puisse tirer de nos veines, on ne peut pas appaiser la violence de son mouvement, ni empescher l'action de son ferment lequel estant répandu par tous les vaisseaux excite & entretient les mesmes ébulitions dans celui qui nous reste aprés la Seignée jusques à ce que le conflit cesse à l'avantage du plus fort, & que le sang à la fin devenu victorieux de cet ennemi domestique retourne dans son premier état, & reprenne sa consistence naturelle.

Figurez-vous, je vous prie un vaisseau qui soit demi plein de biere, laquelle n'ait pas encore esté fermentée, considerez comme cette liqueur demeure alors paisible, sans qu'elle soit aucunement agitée ny que rien la fasse mouvoir au-dessus de ses limites: mais faites y jetter quelque peu de.

levure vous verrez en peu de temps qu'elle s'enflera de telle ſorte qu'elle ſe répandra de tous côtez hors du vaiſſeau, retranchez ce qu'il vous plaira de cette biere, tirez en tant que vous jugerez à propos pour décharger ce vaiſſeau, il eſt conſtant que vous vous donnerez une peine inutile, ſi vous pretendez par ce moien empécher ſon efferveſcence, & que l'action du ferment qui en eſt la cauſe continuera malgré vous juſques à la derniere goutte, mais ſi au lieu de tout cela vous oſtez le fermant, ou ſi vous en empéchez l'action par quelque choſe qui ait la vertu de l'éteindre, vous verrez en peu de temps retourner cette liqueur dans ſes premieres limites & devenir auſſi paiſible qu'elle eſtoit auparavant : il en eſt de meſme à l'égard de noſtre ſang, lors qu'il s'eſt gliſſé quelques fermens étrangers

gers lesquels y font naistre & entretiennent l'effervescence, on a beau seigner & déchirer nos veines, on ne peut pas empécher par cette voye l'effet & le progrez de cette fermentation : ce sang quelque évacuation qu'on en fasse ne laisse pas de perseverer toûjours dans son ébulition & de se mouvoir de la mesme sorte, d'autant que ce qui cause ces sortes d'alterations occupe jusques aux moindres parties de sa substance : mais sans se procurer tant de peine si l'on a soin d'esteindre & d'abolir ces fermens par un remede convenable on void aussi-tôt cesser avec plaisir ces effervescences, le sang s'appaise, les veines se desenflent & toutes choses reviennent en l'estat que la nature souhaite : de sorte que sans avoir recours à la Seignée & sans répandre une seule goutte de sang cette pre-

tenduë Plethore ſe diſſipe, & l'on ſe trouve en peu de temps delivré de cette plenitude imaginaire qui fournit un pretexte ſpecieux à tous ſes funeſtes déchiremens de nos veines.

C'eſt donc ſans aucune apparence de raiſon que pour faire valoir & authoriſer la Seignée on ſe figure dans nos corps cette ſurabondance de ſang & que la fantaſie des medecins prétend meſurer la grandeur de noſtre foye, par la plenitude & la groſſeur de nos veines: Cette pratique nous doit ſembler d'autant plus ridicule que ſur l'imagination d'un effet qui ne peut pas eſtre veritable, on nous rapporte une cauſe dont l'exiſtence eſt entierement impoſſible, car outre que ce n'eſt pas dans le foye, que ſe fait la generation de noſtre ſang, & que par conſequent quelque grand que l'on puiſſe s'imagi-

ner ce viscere on ne peut pas par son estenduë mesurer la quantité du sang de nos veines, il y a encore de l'extravagance ou de la temerité à vouloir determiner la grandeur de son paremchyme, que nos yeux ne peuvent jamais appercevoir, & que nous ne sçaurions connoistre durant la vie par le rapport d'aucuns de nos sens. D'ailleurs, n'est ce pas une espece d'impieté & de blasfeme, & accuser la Sagesse divine de n'avoir suivy ny regle ny mesure assurée dans la formation de nos membres, n'est ce pas imputer à la nature qui n'agit que suivant l'ordre du Createur de nous avoir fait presque à tous le foye trop petit ou trop grand & attribuer au hazard la symmetrie & la proportion qui se trouve entre toutes les parties de nos corps, & par consequent n'admettre aucune loy

dans toutes les choses du monde?

Mais supposons, Madame, que les veines peuvent quelquesfois estre remplies de matieres étrangeres, il est constant que cette surcharge quelque odieuse qu'elle soit à la nature ne peut pas estre qualifiée du nom de Plethore ni servir de pretexte à la Seignée. D'autant que cette sorte de plenitude qui est le pretendu fondement de la Seignée ne consiste qu'en superfluité ou surabondance du sang, ou du moins dans un égal excés de toutes les humeurs, que l'on pretend concourir naturellement en la generation de sa substance. Or dans le cas que nous venons de poser, ce n'est ni le sang, ni rien qui soit de son essence qui excede ou surabonde alors dans nos veines; mais seulement quelques mauvais sucs

que leur crudité exclud entierement du commerce & de la société de la vie. Ainsi cet état ne peut pas passer pour Plethorique, & n'est que ce que l'on appelle à proprement parler, Cacochymie, contre laquelle l'évacuation de sang n'a point de lieu, & ne peut jamais estre d'aucun usage. Quelques abondans que soient ces sucs indigestes, ils ne peuvent pas augmenter la quantité du sang avec lequel il se mêle, & par consequent cette plenitude ne peut pas servir d'indication pour la Seignée. Ce sont des humeurs viticuses qu'un habile Medecin doit separer du sang par la bonté de ses remedes, sans toucher à ce baume liquide de nostre vie. Il ne doit pas oster ce qui sert, mais seulement retrancher ce qui nuit. Il faut qu'il prenne garde qu'en voulant éloigner un petit mal, il

n'en fasse pas naistre un plus grand ; c'est une temerité devouloir entreprendre de tirer par une veine cette matiere étrangere, laquelle estant dispersée par tout le corps, ne peut-estre expulsée par cette voye, que tout le sang ne la suive & que l'on n'épuise les esprits, les forces & la vie en même temps. S'il est vray qu'il y ait dans la Medecine pratique de veritables remedes qui ayent la vertu d'attirer avec election la superfluité de l'humeur qui fait obstacle aux fonctions de la vie, n'est-ce pas ceux que l'on doit employer dans ce rencontre. Si l'effet qu'on leur attribuë doit ensuivre necessairement de leur usage, n'est-il pas vray semblable qu'on doit plûtost attendre de leur action, la separation de ces sucs indigestes qui sont mélez avec le sang que de l'évacuation de ce sang ? Mais en-

fin

fin la nature a-t-elle oublié son devoir, a-t-elle abandonné le soin de se conserver & de se défendre par les voyes qui lui sont ordinaires ? A-t-elle perdu l'habitude de se décharger de ces matieres nuisibles, par les urines, les sueurs & les transpirations insensibles ? Toutes les voyes dont elle se sert ont-elles cessé de lui paroistre commodes, depuis que la temerité de l'homme a substitué à leur place l'usage d'une lancette & l'effusion cruelle de nostre sang ?

De plus ne voyons nous pas tous les jours par experience que dés le commencement des fiévres l'ulcere le plus humide déseiche, les cautheres deviennent arides, & que cette pretenduë plenitude se trouve aussitost consumée par le mal mesme ? Un seul accés de fiévre dit Galien fait plus exhaler d'humeur que la nature n'en peut pro-

produire en deux jours. De ſorte que ſi vous ajoûtez à cela qu'il ſe diſſipe une partie de noſtre ſang ou eſprit, & qu'il en paſſe encore une autre en la ſubſtance de nos membres, vous trouverez ſans doute qu'il ny a rien de plus mal fondé que ce qu'on établit ſur cette pretenduë plenitude, ny rien qui nous decouvre mieux qu'elle l'inutilité de la Seignée.

Enfin puis qu'il eſt vray (comme je vous ay fait voir) que le ſang ne ſe gâte jamais tant que nous ſommes vivans, & que meſme il s'y maintient dans la bonté naturelle juſques aprés la mort: Quelle raiſon peut-on avoir de le ſoupçonner d'eſtre la cauſe de tous nos maux quelque abondant qu'il puiſſe eſtre? L'abondance du bien peut-elle de ſoy nous étre nuiſible? Si le plus ny le moins ne change pas l'eſpece des choſes, quel-

quelle apparence y a-t-il que l'augmentation d'une chose, qui n'a rien que de bon puisse produire du mal dans nous mesme? La quantité peut bien augmenter la bonté d'un sujet, mais elle ne la change pas. Elle perfectionne la nature, mais elle ne la détruit pas. En un mot on ne peut pas trop avoir de ce qui est absolument bon, le sang estant comme il est le tresor de la vie, le principe & l'entretien de nos forces, c'est se rendre ridicule d'accuser la nature d'avoir trop de sang, puis que c'est vouloir en mesme temps établir qu'elle peche en excés de forces & de vie, d'autant que ces trois choses dans la pensée de l'Ecriture sainte sont correlatives & sont censées dépendre entierement l'une de l'autre. Quelque indication que l'on se puisse figurer pour rendre la Seignée neces-
sai-

faire, il eſt conſtant que la diſſipation qui ſe doit faire infailliblement de noſtre vie & de nos forces dans cette ſorte d'évacuation, eſt une contre-indication qui doit ſans doute obliger un honneſte homme à exclure de la medecine pratique un ſi déteſtable remede.

Auſſi dit-on que Galien & Celſe, quelques leçons qu'ils ayent eu la temerité de nous faire ſur ce ſujet, n'ont jamais ordonné ny fait faire une Seignée qu'en tremblant, leur conſcience leur reprochant la fauſſeté de leur Theorie par ce peu de certitude qu'ils reconnoiſſoient dans l'effet qui la devoit ſuivre. Le premier de ſes deux Auteurs veut que pour faire cette operation, on obſerve tant de circonſtances, ſur l'habitude & ſur l'âge du malade, ſur le pays & la ſaiſon, ſur le temps & la diſpoſition

tion de l'air, & sur les symptomes presens, & ceux qui ont precedé, que luy mesme parlant de l'usage de ce remede, contre Erasistrate & ses Sectateurs, avoüe ingenuement, qu'il y a peu de personnes quoy que plethoriques à laquelle la Seignée soit profitable. En effet dit un sçavant Medecin de nostre siecle si on apportoit toutes les precautions que veut Galien, il est certain que les occasions de seigner, se trouveroient si rares qu'il y auroit fort peu de maladies où l'on pust legitimement se servir de ce remede. Il est presque impossible que parmy tant de circonstances, si absolument necessaires pour bien faire une Seignée il ne s'en trouve pas toûjours quelqu'une qui doive suffire pour dissuader un medecin d'entreprendre cette sorte d'évacuation sur son malade : & encore que quel-

quelque fois la Seignée ait paru avoir esté de quelque sorte d'utilité; & qu'elle ait produit en apparence quelque effet loüable en de certaines rencontres : comme ce succes n'est échû que par accident aussi n'en peut-on pas tirer aucun avantage qui la puisse rendre necessaire. Car outre que l'on peut opposer à cela une infinité de fâcheux effets qu'elle a produits & produit encore tous les jours dans de pareils cas, qui nous empécheroit, dit cet Auteur, de répondre que peut-estre sans ce pretendu secours de la Seignée, les maux ausquels on dit qu'elle a servi de remede auroient esté plustost & mieux gueris qu'ils n'ont esté par son usage. C'est pour cela qu'Hipolite Garinon, sçavant Medecin Allemand quoy qu'entierement attaché aux sentimens de Galien, dans un livre qu'il a fait en sa langue

gue de la desolation du genre humain, défend expressement l'usage de la Seignée. Craton le plus celebre Medecin de son siecle, fait la mesme défence à l'égard des fiévres qui sont accompagnées de pourriture & de malignité, & blâme à cet égard les Medecins d'Italie de ce qu'ils estoient trop attachez à l'usage de ce maudit remede. Cnoeffel, premier Medecin du Roy de Pologne dans une des consultations qu'il nous a données sur quelques maladies de ce Prince exclud entierement cette effusion de sang du nombre des remedes, & fait voir qu'elle est nuisible à la guerison de tous nos maux. Brunon Professeur de Nuremberg, accuse nos Medecins de temerité à cet égard, & fait voir qu'on ne sçauroit employer la Seignée dans quelques sortes de fié-

fiévres ou inflammations qui nous arrivent ſans choquer les loix de la Medecine & les regles de la nature.

Je ne vous rapporteray point ici ce que dit le docte Helmont ſur ce ſujet, ni le ſentiment d'une infinité de tres-ſçavans Auteurs, qui ont auſſi-bien que lui condamné ce prétendu remede, comme odieux à la nature & pernicieux à la vie. Il me ſuffira de vous dire pour terminer ce Diſcours, qu'Hypocrate meſme de l'authorité duquel on ſe ſert en toute occaſion pour faire valoir la Seignée, ne s'en eſt ſervi que tres-rarement, & qu'il ſemble en avoir tout-à-fait mépriſé l'uſage, lors qu'il vouloit guerir les fiévres. Nous voyons que dans un de ſes livres où il traite particulierement des moyens dont il ſe ſervoit dans ces ſortes de maladies, il ne parle que

que de la diete, & des remedes qui peuvent ou exciter les sueurs ou provoquer les Urines, & qu'il ne fait aucune mention de la Seignée, laquelle vrai-semblablement il n'auroit pas ainsi passé sous silence s'il l'eût estimée estre comme pretendent la plûpart de nos Medecins du nombre des grands remedes, dont il est parlé dans l'Aphorisme sixiéme du premier livre, & desquels il veut que l'on se serve dans les grandes maladies. Les termes dans lesquels cét Aphorisme est conçû, l'union & le rapport qu'il a avec tous les autres qui le suivent & le precedent, & l'identité de la matiere qu'ils traitent, tous ensemble nous font connoistre que l'induction qu'en ont tiré quelques Auteurs en faveur de la Seignée, n'est qu'un effet de la préocupation de leurs esprits, & de la passion

ſion qu'ils ont eûë pour cette pratique ſanguinaire. D'autant qu'Hypocrate preſque dans tous les Aphoriſmes de ce livre ne parle que de la maniere de nourrir les malades, & de la diëte qu'on leur doit preſcrire, & en particulier dans celui-là du peu d'aliment qu'on doit donner dans les maladies aiguës, lequel retranchement de nourriture il dit eſtre un des principaux & des plus grands remedes qu'on puiſſe employer dans ce rencontre. Ce qui eſt prouvé par l'Aphoriſme ſuivant, duquel pour cette raiſon, Cardan eſtime que celui-la en doit faire partie, d'autant que l'un s'explique par l'autre. Galien meſme eſt de ce ſentiment dans ſon Commentaire ſur cet Aphoriſme, quoi qu'ailleurs il ſe contredit en ſe ſervant de ce texte pour authoriſer par Hypocrate la neceſſité de

la Seignée. En effet il n'y a personne qui ne juge fort bien qu'il y auroit moins de prudence que de temerité d'employer dans les maladies, lors qu'elles sont extrêmes l'usage de la Seignée, laquelle causant comme elle fait de nouvelles peines, diminuant les forces & accablant la nature, bien loin de remedier à nos maux ne serviroit qu'à les rendre plus grands & étcindre plus promptement nostre vie.

Ainsi, Madame, de quelque maniere que vous considerez la Seignée, vous n'y trouverez aucune chose qui ne doive vous obliger d'avoir de l'horreur pour son usage: son origine monstreuse, l'intention de Dieu qu'elle choque, les loix de la nature qu'elle abolit, les effets horribles qu'elle cause, la fausseté de ses indications, la vanité de ses pretextes,

l'illusion de ses fondemens, & toutes les tromperies & les circonstances fâcheuses qui l'accompagnent vous la doivent faire detester & fuïr avec autant de soin, que vous en devez avoir de chercher les moyens de conserver vostre vie, & d'entretenir cet éclat, & cette beauté que la nature vous a donnée, & qui faisant d'un si beau corps le domicile d'une ame encore plus belle, ont rendu jusques à cette heure vostre personne charmante.

Ne souffrez donc plus Uranie,
Que l'on déchire vostre peau,
Et que dessus un corps si beau,
Ces barbares esprits exercent leur manie,
Contre le mal le plus pressant,
Nous n'avons que dans nôtre sang
Ce qui peut defendre nos vies,
Quand on nous le tire dehors,
Les forces qui nous son ravies,
Font que ce même mal devient maître du corps.

Fuyez cette infame pratique,
Qui pour avancer nostre mort,

Rend

Rend nostre ennemy le plus fort,
Et fait que nos douleurs ont une fin tragique,
Puis que dans ce pourpre vital,
Gist la vigueur de l'animal,
Quoy qu'on nous la nature fasse,
Si vous luy ostez cet appuy,
Il faut qu'elle cede la place,
A ce qui fait sa peine, & cause son ennuy.

Artemon ayant cessé de parler chacun de nous jetta les yeux sur Orophile : nous attendions la réponse qu'il devoit faire au Discours qui nous avoit si bien découvert l'imposture de la Seignée: mais cher Ariste, soit qu'il fut convaincu par le discours d'Artemon, ou que quelque autre consideration l'obligeast de se taire, il crut qu'il devoit plustost souffrir le reproche qu'on luy faisoit de sa conduite, que de faire encore mieux paroistre par sa réponse son ignorance ou sa malice. Chacun de nous remercia Artemon, on applaudit à son Discours, & il n'y eust

eust personne dans la compagnie qui ne témoignoit estre fortement persuadée de la verité de ses sentimens. Uranie protesta de n'user jamais de la Seignée, & Timante de son costé fut obligé d'avoüer que l'usage en estoit si dangereux, qu'encore que par hazard il sembloit qu'on en dût recevoir quelque soulagement en apparence, ce qu'on devoit plustost attribuer à l'effet d'un bon temperament & à la force de la nature qui resistoit à une si dangereuse pratique, il y avoit de l'imprudence & de la temerité d'en éprouver l'effet, & de risquer sa vie sur une chose si douteuse, & dont l'usage ne peut produire que des effets funestes.

F. I N.

